

LE PRINTEMPS

D'UNE

JOLIE FEMME.

PAR M. DE LAUNAY

THE PRINTING

D. U. N. E.

JOHN L. L. L.



LE PRINTEMS

D'UNE

JOLIE FEMME.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés

M. DCC. LXXXVIII.

LE PRINCE

D'UNE

JOLIE FEMME

PREMIERE PART



A LONDRES

Et se trouve à PARIS

Chez les Marchands de Nouveaux

M. DCC. LXXXVII

A PARIS.



LE PRINTEMPS

D'UNE

JOLIE FEMME.

PREMIERE PARTIE.

SOPHIE DE SAINT-ANGELE devoit l'existence à des parens opulens ; elle reçut l'éducation la plus brillante , & entra dans le monde à treize ans.

La nature lui avoit fait présent d'un esprit juste , léger , naturel ; son caractere étoit trop mobile

I. Partie.

A

2 LE PRINTEMPS

pour avoir des traits distinctifs ; il étoit docile à l'impulsion du cœur, & ce cœur étoit généreux, bien-faisant, sensible, en un mot, le Sanctuaire de mille sentimens nobles & délicats.

Il étoit possible d'être plus belle que *Sophie*, mais on ne pouvoit avoir une physionomie plus attachante. Ses yeux qui brilloient à la fois des feux de la tendresse & de ceux du génie, dévoiloient tous les secrets de son âme ; son sourire étoit l'image d'une rose qui s'épanouit ; elle avoit la taille d'une nymphe, la fraîcheur de l'aurore, le maintien modeste & timide de la plus jeune des graces.

Sa douceur , sa finesse préven-
noient d'abord en sa faveur ; elles
séduisoient ensuite , enivroient &
servoient d'excuse au sentiment
trop vif qu'elles faisoient éclore.

Que l'on ne s'étonne donc point
si , dans le cours de cette histoire ,
on voit sans cesse l'Amour sou-
rire à Sophie , puisqu'à chaque
instant elle lui rappelloit sa mere.

Un peu de vanité développée de
bonne heure ne lui laissoit ignorer
aucun de ses agrémens , & un de
ses plus grands défauts étoit de ne
pas laisser aux autres le plaisir de
les apprécier.

Ainsi favorisée par la nature ,
on s'imagine sans doute qu'elle
devoit faire le bonheur & la gloire

4 LE PRINTEM

de ses parens : il est nécessaire de dissiper cette illusion. Par un caprice & une bisarrerie inconcevable , *Sophie* étoit l'objet de l'envie , de la jalousie & de la haine de sa mere.

Une sœur aînée qui n'avoit ni ses talens ni ses graces , réunissoit tous les sentimens & tous les suffrages de sa famille.

Paroissant ensemble dans la société , & y portant la réputation de riches héritieres , plusieurs partis ne tarderent pas à se présenter.

Elles étoient sans doute bien jeunes pour se ranger sous les loix de l'himen ; mais leur mere , dont les vues étoient ambitieuses , & la santé chancelante , désiroit de les

marier pendant sa vie.

Son époux secondoit ses projets; mais il vouloit éloigner ses filles de la capitale. Cet homme froid , égoïste , avare , misantrope , qui décoroit tous ses vices du nom sublime de philosophie , avoit pour Paris une aversion invincible.

En conséquence, il fit part à *Madame de Saint-Angele* des vues de deux freres d'une famille illustre qui habitoient la Bourgogne.

Cette alliance me flatteroit, dit *Madame de Saint-Angele* ; je dois cependant observer , malgré mon aversion insurmontable pour *Sophie* , que ce parti est pour elle peu brillant ; le titre de cadet brouille le Chevalier avec la fortune , & si

6 LE PRINTEM S

je la sacrifiois ainsi à celle de sa sœur , ne seroit-ce pas blesser l'esprit de justice qui doit me guider dans une occasion aussi importante; doit-elle être la victime d'un caprice que je ne puis vaincre , même en le reconnoissant mal-fondé. *M. de Saint-Angele* répondit qu'il ne contrarieroit jamais ses enfans , que *Sophie* avoit assez d'esprit & de raison pour être l'arbitre de son destin , qu'ainsi son opinion & les conseils de ses amis dirigeroient sa conduite.

Sophie, appelée par sa mere, trouva dans ses yeux une expression un peu moins sévere que de coutume. Les siens se remplirent de larmes à l'aspect de ce bonheur imprévu;

Madame de Saint-Angele, peu digne de lire dans ce sensible cœur, les attribua d'abord à la crainte. « Ras-
 » surez-vous, lui dit-elle, Made-
 » moiselle, je dois, vous le savez,
 » désirer votre bonheur, en con-
 » séquence votre timidité & votre
 » méfiance continuelle sont un ou-
 » trage pour moi ».

Sophie embrassoit ses genoux,
 & la prioit, dans les termes les plus
 touchans, de lui rendre des senti-
 mens nécessaires à son existence.

Madame de Saint-Angele en la re-
 levant ne put se défendre d'un
 léger attendrissement, & la faisant
 asseoir : calmez-vous, lui dit-elle,
 j'ai besoin de toute votre attention.

Cette aimable enfant,

8 LE PRINTEMPS

mere n'avoit jamais adressé que des reproches , attendoit avec émotion le dénouement d'une scene si nouvelle pour elle.

Jamais elle n'avoit été aussi intéressante que dans ce moment. Son regard étoit timide & inquiet , sa respiration précipitée , ses joues avoient dérobé la teinte d'un bouquet de roses qui paroît son sein.

« Vous m'êtes peu attachée , lui » dit sa mere, en conséquence vous » quitterez volontiers la maison » paternelle , pour habiter celle » d'un époux. Mon dessein est de » vous marier incessamment. — Ma » tendresse égale mon respect , Ma » dame , & le plus ardent de mes » vœux est la possibilité de vous

» en convaincre. — Je voudrois
» pouvoir m'enivrer de cette douce
» illusion , *Sophie* ; mais le tems de
» la faire éclore est passé ; il faut
» nous quitter ; je puis vous être
» ravie d'un instant à l'autre ; que
» deviendriez - vous alors ? Cette
» figure dont vous êtes si vaine ,
» seroit la source de mille écueils ;
» vous êtes trop orgueilleuse pour
» que l'on puisse compter sur vos
» principes ; la modestie , la dé-
» fiance sont les seuls garants de
» l'innocence. — Jamais , non ja-
» mais , *Madame* , vos exemples
» & vos conseils ne seront bannis
» de ma mémoire ; mais tirons un
» rideau sur cette horrible perf-
» pective ; veuillez bien ménager

» ma sensibilité , & ne me faites
 » pas entrevoir la possibilité d'un
 » malheur plus fâcheux que la
 » mort. — Ce ton emphatique est
 » peu persuasif ; le vrai sentiment
 » s'exprime avec ingénuité
 » laissons cette discussion , & reve-
 » nons à mon projet.

« Le Duc de *** me propose
 » ses deux neveux pour gendres ;
 » l'ainé qui est destiné à votre sœur ,
 » jouit d'une fortune brillante. Ce-
 » lui dont vous partageriez le des-
 » tin , est absolument dépourvu de
 » cet avantage ; la nature s'est plu
 » à réparer en sa faveur les injus-
 » tices du sort , en lui prodiguant
 » les graces , les talens , l'esprit ,
 » un caractère heureux : au surplus,

» vous êtes maitresse d'agréer ou
 » de refuser cette proposition.
 » Quant à moi, elle m'a paru trop
 » injuste pour y donner un con-
 » sentement si prompt, & je ne
 » vous en parle que pour m'acquit-
 » ter de la parole que j'en ai donnée
 » à votre pere, qui desire cette dou-
 » ble alliance avec ardeur. »

Cette assertion n'étoit-elle pas
 un piège adroit qui pouvoit éle-
 ver dans le cœur de *Sophie* des
 doutes relatifs à l'attachement de
 son pere, alors la seule conso-
 lation.

» Il le desire, dit-elle vivement.
 « Ah, Madame, c'est un ordre
 » pour moi; quelle douce volupté
 » de satisfaire les vœux d'un si bon

» pere , de contribuer à la félicité
 » de ma sœur , & de vous con-
 » vaincre de ma vive tendresse. —
 » Réfléchissez à loisir , vous avez
 » quinze jours pour vous détermi-
 » ner ; faites en sorte , quelque
 » parti que vous preniez , de vous
 » épargner des regrets , & à moi
 » des reproches ».

M. de Saint-Angele instruit du résultat de cette conversation , fit l'apologie des sentimens de sa fille , & promit qu'elle ne se repentiroit point de la noblesse de ses procédés.

La solitude est la mere des réflexions ; mais *Sophie* n'étoit pas capable d'en faire. Rendue à elle-même , elle se borna à s'applaudir de sa générosité , à se demander si elle

elle seroit capable d'y persister ; la vanité qui ne perdoit pas un instant ses droits sur elle , lui persuada qu'elle ne s'étoit pas jugée trop favorablement.

D'ailleurs , on lui promettoit un époux jeune , aimable , bien fait ; elle supposoit qu'il seroit reconnoissant. Ces idées , unies à l'espoir de l'indépendance , doivent faire concevoir aisément qu'une enfant de cet âge devoit être pleinement satisfaite.

Elle étoit encore flattée de trouver un objet digne de développer l'active sensibilité de son cœur. La lecture des romans avoit laissé des traces dans sa mémoire ; son imagination ferment-

toit : elle voyoit avec plaisir arriver l'instant de concilier ses principes & les desirs qu'elle sentoit éclore.

Le délai qu'on lui avoit accordé étant expiré , elle annonça à sa mere qu'elle étoit parfaitement déterminée , & qu'elle pouvoit engager sa parole.

L'époux qu'on lui destinoit remplissoit un emploi considérable dans la marine ; il étoit à Brest , lorsqu'il reçut la nouvelle que la belle *Sophie* vouloit bien partager son sort ; il s'établit entr'eux dès ce moment une correspondance fort intéressante , dont l'esprit , la délicatesse , même le sentiment faisoient les frais.

Parfaitement contente d'elle-même , *Sophie* l'étoit de tout ce qui l'environnoit. Elle croioit son bonheur certain ; la délicieuse vapeur de l'espérance enivroit son cœur ; elle osoit sourire en considérant l'avenir.

Ces deux himens devoient se célébrer dans la patrie de leurs époux : les articles étant signés , toute la famille se rendit en Bourgogne.

Le Chevalier instruit de l'arrivée de *Sophie* , ne tarda pas à se rendre auprès d'elle ; trop sensible pour ne pas désirer son cœur , il voulut connoître l'impression qu'il feroit sur elle ; il la surprit dans un instant

de solitude , & s'annonça comme un ami de l'époux qui lui étoit destiné. *Sophie* , immobile de joie & de surprise , ne put dans le moment retrouver l'usage de la parole ; mais ses yeux ayant erré rapidement sur toute sa personne , elle lui répondit avec une naïveté enchanteresse : vous me trompez , vous êtes l'Amour ou le Chevalier de *** , vous êtes le modele du charmant tableau que l'on m'en a tracé. Le plus doux ravissement s'empara de l'ame du Chevalier ; dans son ivresse , il tomba aux genoux de *Sophie* , & lui prodigua mille sermens de tendresse & de gratitude. Il fut surpris dans cette attitude par le Marquis son frere &

D'UNE JOLIE FEMME. 17

par *Madame de Saint-Angele*: « Fort
» bien, dirent-ils, jolis enfans, il
» vous a fallu peu de tems pour
» être d'accord. Chevalier, ajouta
» le Marquis, tu aurois dû com-
» mencer par saluer la mere de
» cette charmante personne, &
» obtenir d'elle la permission de
» lui faire la cour ». Le Chevalier,
un peu déconcerté, balbutia quel-
ques excuses, fut pardonné, & les
mariages fixés à quinze jours.

Le Chevalier jouissoit à chaque
instant du plaisir de voir *Sophie*.
Séduit par ses graces, enchanté
par ses talens & son esprit, flatté
de l'accueil obligeant qu'il en rece-
voit, il se croyoit au comble de la
félicité. Heureux, s'il eût su la con-

server aussi bien qu'il avoit su l'apprécier.

De son côté, *Sophie* étoit trop jeune pour ouvrir son cœur à l'Amour ; mais elle avoit assez de discernement, pour connoître le mérite du Chevalier ; le croyant le plus aimable de tous les hommes, elle eût vu leur union avec satisfaction.

Le Chevalier ne tarda pas à s'apercevoir des injustices qu'éprouvoit dans sa famille celle que son opinion défioit ; il ne put se défendre d'en témoigner de la surprise & du ressentiment à *Madame de Saint-Angele* & à sa fille chérie. Le jeune imprudent ne voioit point qu'il travailloit à perdre l'objet de sa tendresse.

La mere de *Sophie* piquée de cette conduite , & désolée d'avoir donné sa parole , cherchoit dans son esprit un prétexte plausible pour la retirer.

Le Chevalier ne tarda point à le lui offrir par son inconséquence.

Ces quatre amans étant réunis un soir , les deux freres commencerent d'abord par se féliciter du bonheur qui les attendoit dans trois jours. « Le mien est d'autant plus
» vif , dit le Chevalier , que je de-
» vrai tout à ma belle maitresse ;
» à celle que mon cœur eût nom-
» mée , s'il eût eu la liberté du choix ;
» car je suis trop sincere pour dis-
» simuler que si *Sophie* ne m'eût pas
» offert tous ces avantages , & que

» si la fortune dans un de ces ca-
 » prices qu'on lui reproche sou-
 » vent m'eût destiné sa sœur , je
 » l'aurois refusée , & avec elle l'es-
 » poir de mon bien-être ».

La colere où cette vérité mal ménagée mit *Mademoiselle de Saint-Angele* , est impossible à décrire ; elle jura qu'il s'en repentiroit , & que celui qui osoit l'outrager si cruellement ne seroit jamais son frere.

La douce & timide *Sophie* conjura en vain son amant de faire des excuses à sa sœur : il dédaigna même de colorer cette étourderie d'un prétexte.

Mademoiselle de Saint-Angele alla déposer son chagrin dans le sein

maternel. Elle y trouva quelque consolation par l'espoir d'une prompte vengeance.

Le lendemain sa mere fit demander au Marquis un moment d'entretien. Il s'attendoit bien à quelques plaintes de la part de *Madame de Saint-Angele*, mais nullement à une rupture totale.

Il débuta par lui peindre ses regrets, sa douleur de l'affront sensible qu'avoit reçu celle qui devoit être sa compagne : il chercha ensuite adroitement à mitiger les torts de son frere, assurant qu'il étoit d'une vivacité extrême, mais que son cœur n'étoit jamais complice des fautes de son imagination.

« Peu m'importe, dit *Madame*

» de *Saint-Angele*; les lumieres qu'il
» vient de me donner sur son hu-
» meur, rendent impossible son
» union avec *Sophie*, & vous êtes
» trop judicieux pour trouver étran-
» ge que je retire ma parole à son
» sujet. Pour vous, Monsieur, si
» vous avez un attachement réel
» pour ma fille, cela ne doit rien
» changer à vos projets ».

Le Marquis désespéré réfléchit
un moment. « Madame, répartit-il,
» vous connoissez mon cœur, j'a-
» dore votre fille, mais j'ai voué
» à une mere qui m'idolâtre la plus
» tendre soumission; elle n'a con-
» senti à mon mariage, que dans l'es-
» poir que votre cadette enrichiroit
» mon frere; elle ne se départira

» pas de cette condition : cepen-
 » dant ce frere est un ingrat qui
 » s'est rendu indigne de son bon-
 » heur , il n'y faut plus penser ; j'en
 » ai un autre , aimable , modeste ,
 » moins spirituel peut-être , mais
 » d'un caractere parfait. Si vous &
 » *Sophie* daignez l'agréer , nous ne
 » changerons rien à nos arran-
 » gemens ».

Cette proposition flatta peu Ma-
 dame de Saint-Angele ; elle dit
 cependant au Marquis qu'elle y
 réfléchiroit.

Sophie curieuse, émue, inquiète,
 désirant de savoir le résultat de cette
 conversation , entra chez sa mere.
 » Devineriez-vous , lui dit *Mada-*
 » *me de Saint-Angele* , une singuliere

» proposition qui vous est relative :
» en vérité le Marquis a la tête bien
» romanesque ; le Chevalier ne me
» convient pas , il a insulté votre
» sœur , il doit vous déplaire ; eh
» bien , n'a-t-il pas la bisarrerie de
» me proposer à sa place son
» frere cadet ; il semble que vous
» soiez un bien de substitution dans
» cette famille ; il proteste que vous
» n'y perdrez rien , qu'il est char-
» mant , qu'il vous adorera ; il se
» flatte de me persuader : réelle-
» ment il se trompe ; les procédés
» du Chevalier m'ont indisposée
» contre tous ceux qui peuvent
» avoir rapport à lui ; & si ma fille
» n'est pas assez chere au Marquis ,
» pour qu'il veuille partager son
» destin

» destin , sans que vous fassiez la
» fortune d'un de ses cadets , il
» peut y renoncer ».

Sophie avoit entrevu ce personnage qui lui avoit souverainement déplu ; en conséquence , réduite au silence sur le compte du Chevalier , elle se borna à approuver le refus projeté.

Sa mere , dont l'ambition étoit de réunir tous les suffrages , craignit que cette rupture ne lui suscitât mille ennemis , cette famille tenant à toute la province.

« Auriez-vous , dit-elle à *Sophie* ;
» assez de tendresse pour moi pour
» paroître en faire les frais ; vous
» le devez , puisque , pour ne pas
« hasarder votre félicité , je renonce

» à une alliance superbe pour vo-
» tre sœur »

Sophie l'assura de sa parfaite sou-
mission dans les termes les plus
touchans.

« Puisque c'est ainsi, dit *Madame*
de Saint-Angele, allez demain trou-
» ver la mere de ces Messieurs ;
» feignez vis-à-vis d'elle d'avoir
» découvert entre le Chevalier &
» vous une antipathie invincible ;
» dites-lui que la certitude de ne
» pas remplir le vœu de son cœur ,
» vous détermine à prévoir l'ave-
» nir , & à vous épargner à l'un &
» à l'autre , tandis qu'il en est tems
» encore , des tourmens cruels »

Sophie soupira , & promit d'obéir.
Quelle répugnance ne lui inspiroit

point cette démarche , sa belle ame étant l'asile de la candeur & de la vérité.

Les yeux baignés de larmes, elle alla le lendemain faire ce triste compliment à une femme respectable; celle-ci savoit déjà la rupture; mais crut-elle que cette aimable enfant y eut part ? non sans doute, puisque le charmant, l'imprudent Chevalier s'étoit flatté vis-à-vis d'elle de l'avoir rendue sensible.

Ravi en apprenant la visite de Sophie à sa mere , il résolut de troubler leur entretien. Sophie à son aspect fut un peu déconcertée : « Quoi , lui dit-il, je jouis encore du bonheur de vous voir ; » dois je cette félicité à vos senti-

» mens ? oui , n'en doutons pas , je
» suis aimé ; ma belle maitresse
» n'aura apperçu dans mon incon-
» séquence qu'un excès de ten-
» dresse , l'erreur de mon esprit ne
» l'engage point à dédaigner mon
» cœur , & elle vient sans doute
» m'offrir les moyens de resserrer
» les nœuds de notre union que
» l'on veut briser ».

Il en coûtoit à *Sophie* de dissiper
cette erreur ; son silence & sa tris-
tesse firent présager au Chevalier
une partie de la vérité ; il la con-
jura vivement de terminer ses in-
certitudes. « Laissez-vous diriger
» par la justice , lui dit-elle , & ju-
» gez-moi ; je dois à ma sœur ou-
» tragée le sacrifice du bonheur

« que je me promettois en faisant
 » le vôtre ; vous avez vous-même
 » brisé les liens qui alloient unir
 » nos cœurs ; vous m'avez dévoilé
 » un caractère qui ne me rendroit
 » point heureuse ; le prestige de
 » l'illusion est dissipé , & rien ne
 » peut le faire renaitre »

Elle s'échappa alors , & alla retrouver sa mere qui l'attendoit avec impatience ; elle ne put s'empêcher d'applaudir à sa docilité , & lui fit même quelques caresses : mais dans cet instant cette consolation étoit insuffisante.

Madame de Saint-Angele lui fit part du projet d'offrir à ces Messieurs une somme de 40,000 liv. de dédommagement. Cette proposi-

tion leur fut faire , en leur envoyant les superbes bagatelles dont elles étoient déjà parées ; mais ils la refusèrent avec une noblesse digne de leur haute naissance.

Sophie dans le premier instant regretta sincèrement le Chevalier ; mais sa douleur fut mobile : elle étoit dans un âge où l'on n'éprouve que des sensations , & où l'on méconnoît le sentiment.

Pour *Ini*, son bonheur avoit trop peu duré pour qu'il ne le crût point un songe ; son cœur seul conserva un vif sentiment de l'immortelle impression qu'il avoit reçu.

La raison ayant dans cette circonstance & pour la première fois guidé l'amour , il étoit fâcheux

que l'himen ne pût en profiter.

Peu après cette rupture, *M. de Saint-Angele* fut obligé de se rendre à Paris, & de laisser *Sophie* & sa sœur en Bourgogne avec leur mere, dont la santé s'altéroit chaque jour.

Isolées de la société, dans la crainte d'y rencontrer une famille irritée, livrées à la solitude, leurs jours étoient tristes, uniformes; il falloit un miracle de l'amour pour rendre leur situation plus piquante.

M. de Saint-Angele, peu de tems après son arrivée, écrivit à *Sophie* qu'un de ses amis qui, dans son enfance, se plaisoit à la nommer sa fille, souhaitoit ardemment voir réaliser cette douce chimere; qu'en

conséquence il avoit permis à son fils de lui faire la cour, que ce jeune homme devoit arriver le lendemain, qu'il la prioit, après l'avoir vu, de lui en dire son opinion, que cet himen seroit infiniment riche, & qu'il le verroit conclure avec plaisir.

Sophie un peu coquette, le jour de l'entrevue, se para comme *Flore*; elle étoit occupée à donner le dernier coup-d'œil au miroir, lorsqu'on la fit demander.

M. de Montalme, à peine sorti de l'enfance, joignoit aux graces de cet âge la figure que l'on prête à *Antinoüs*, & la voluptueuse douceur d'*Adonis*.

Les vices de son ame contrastoient avec cet extérieur séduisant.

Il lui adressa un compliment dont l'esprit & le sentiment se dispensèrent de faire les frais.

Sa jeunesse, sa tournure enchanteresse n'inspirèrent à *Sophie* que de l'aversion.

Rendue à elle-même, elle réfléchissoit à l'inconséquence de son cœur, lorsqu'elle entendit dans l'appartement de sa sœur l'expression d'une vive douleur, Surprise & inquiète, elle entra chez elle. « Qu'as-tu donc, lui dit elle; au nom de l'amitié ouvre-moi ton cœur. — Mon chagrin est sans remède, & la vanité m'impose la loi de l'enfevelir ».

Sophie attendrie lui fit mille caresses pour attirer sa confiance;

enfin , après des sollicitations réitérées , elle lui avoua que le premier coup d'œil de *M. de Mortalme* avoit porté l'amour dans son cœur , que de cet enfant qui lui étoit destiné , dépendoit la félicité de ses jours , & qu'elle aimoit mieux mourir victime de la jalousie , que de vivre pour le voir son époux.

« Je suis donc assez heureuse pour
» être toujours l'arbitre de ton
» sort , ma sœur , ma compagne ,
» mon amie ; sois certaine de ton
» bonheur , puisqu'il dépend de
» moi ; demain j'instruirai ma mère
» de mon indifférence pour *M. de*
» *Mortalme* , en lui insinuant qu'il
» pourroit t'avoir inspiré des sen-
» timens plus favorables ; que ce

» seroit un moyen de ne pas lais-
 » ser échapper un parti aussi bril-
 » lant ; qu'enfin je me trouve trop
 » jeune pour subir les loix de
 » l'himen ».

Mademoiselle de Saint-Ange lui fit des remerciemens qui dans cet instant étoient très-sinceres : l'amour avoit assoupi la vanité ; mais cette passion qui éteint toutes les autres , devoit , en se réveillant dans son cœur , blesser la reconnoissance qu'elle devoit à *Sophie* ; elle étoit du nombre de ces personnes qui ne peuvent pardonner un bienfait.

Sophie lui tint parole ; sa mere étonnée l'admira & céda à ses desirs.

Il falloit faire agréer ce nouveau

projet à *M. de Montalme*, *Sophie* fut encore chargée de ce soin ; il parut piqué de la facilité avec laquelle e^{lle} renonçoit à lui, la vanité emprunta le langage du sentiment blessé ; voyant que *Sophie* persistoit dans son idée , il quitta le masque qui déroboit un caractère fier , emporté , égoïste , faux , & un cœur absolument impassible pour ce qui ne lui étoit pas relatif.

M. de Saint-Angele informé de cet événement , l'annonça aux parens de *M. de Montalme* ; le mariage fut arrêté & fixé à un mois.

Mais il étoit décidé par cette puissance invisible qui préside aux événemens , & qui se joue des projets des foibles humains , que cet
himen

himen s'accompliroit sous les plus fâcheux auspices , que des flambeaux funéraires remplaceroient celui de l'amour , que les roses de la fête seroient des cyprés , & qu'il devoit causer bien des malheurs à cette famille.

Madame de Saint-Angele fut atteinte d'une maladie dangereuse ; les Médecins déclarerent que ne voulant rien prendre sur eux , il falloit instruire son époux du malheur qui le menaçoit , & l'engager à venir recueillir les derniers instans d'une femme qui lui avoit été chère ; il ne tarda pas à arriver après cette fâcheuse nouvelle.

Quel moment pour deux êtres qui n'avoient jamais cessé de s'al-

mer ! Passons rapidement sur ce que cette entrevue eut de cruel. Elle augmenta le danger de la malade , & le lendemain on lui annonça avec précaution que son état étoit désespéré.

Elle reçut cette nouvelle avec l'héroïsme d'une ame qui n'a que de légères fautes à se reprocher ; elle fit appeller *Sophie* , l'embrassa avec tendresse , & avec un air calme & serein , elle la conjura d'oublier les injustices dont elle l'avoit accablée , & l'assura qu'elle ne regrettoit la vie que par l'impossibilité où elle étoit de lui donner les preuves d'attachement que sa douceur & sa sensibilité méritoient ; c'est une dette que je laisse à mon époux , ajouta-

t-elle ; j'espere qu'il respectera trop ma mémoire pour ne pas l'acquitter.

Sophie toujours docile à l'impulsion du moment , oublioit le passé ; fondeoit en larmes, & eût donné mille fois sa vie pour conserver celle de sa mere.

Madame de Saint-Angele ajouta avec une présence d'esprit admirable : » Ma fille ainée doit se marier » demain ; j'exige que l'événement » qui me menace ne change rien » à ce projet ; pour *Sophie* je la destinois secrettement au Comte » *d'Artignan* , jeune homme qui » possede tout ce qui peut constituer le bonheur ; naissance , fortune , douceur , tout lui promet » avec cette alliance un avenir en-

» chanteur ; l'espoir de la dédom-
 » mager des deux sacrifices succes-
 » sifs qu'elle a faits à l'amitié , ré-
 » pand quelques charmes sur cette
 » pénible séparation ; si elle a quel-
 » ques égards pour les derniers
 » vœux de sa mere , elle n'accep-
 » tera jamais d'autre époux ».

Sophie lui jura que le moindre de ses desirs étoit un ordre absolu , & chercha par un dernier baiser , à détourner les ombres de la mort qu'elle voioit errer sur ses levres.

Livrée à elle-même , sa douleur n'eut plus de bornes ; les réflexions l'aggravoient ; elle se voioit dans l'aurore de sa vie , privée d'un conseil qui devoit la guider dans les sentiers épineux du monde , aban-

donnée à elle-même dans l'instant où mille écueils alloient l'environner, où elle avoit besoin d'être étaiée de l'expérience de sa mere ; en un mot elle s'en voioit privée dans le moment où leurs âmes commençoient à s'entendre.

Le lendemain *Sophie* apprenant la perte qu'elle venoit de faire, alla se jeter dans les bras de son pere, chercha à diminuer ses regrets, se recommanda à ses soins, à sa tendresse, & lui demanda ce qu'elle alloit devenir.

Il la conjura de calmer ses craintes relatives à l'avenir. « C'est un » pere, c'est un ami qui t'estime, » qui t'idolâtre, qui est l'arbitre de » ton deslin ; repose-toi sur son

» cœur ; mes affaires & les fréquens
» voyages qu'elles m'occasionnent
» ne me permettent point de me li-
» vrer au plaisir de vivre avec toi :
» ta sœur se marie demain ; tu l'ac-
» compagneras dans son nouveau
» domicile , & un brillant himen
» te rendra bientôt indépendante
» & fortunée ».

Quelques instans après arrive-
rent les parens de *M. de Montalme*,
ils partagerent leur douleur, & vou-
lurent différer le mariage. *M. de*
Saint-Angele allegua les dernieres
volontés de son épouse , déclara
qu'elles étoient des loix , & à onze
heures du soir *Mademoiselle de S.-*
Angele fut conduite à l'autel.

Le jour suivant *M. de Saint-An-*

gele dit à *Sophie* que le Comte d'*Artignan* étoit arrivé , & devoit lui être présenté le soir. Elle ne put s'empêcher de lui faire quelques objections relatives à l'événement malheureux qui leur coûtoit des pleurs : il lui répartit que les circonstances étoient invincibles , & qu'il étoit forcé de retourner dans la capitale.

Le Comte s'étoit échappé des mains de la nature , lorsqu'elle étoit dans un instant d'humeur ; il n'en avoit reçu aucune de ces graces séduisantes qui préviennent au premier aspect.

Par un rapport fort singulier avec *Sophie* , il avoit eu aussi la veille le malheur de perdre une

44 LE PRINTEMPS

mere adorée ; il se présenta donc à elle sous les habits les plus lugubres, avec un air de stupidité qu'elle prit pour de la tristesse, un embarras qui lui sembla de l'émotion, & une tournure gauche qu'elle caractérisa de timidité.

Prêt à se retirer, le Comte demanda à *Sophie*, si elle acceptoit avec quelque satisfaction l'offre de son cœur & de sa main, *M. de Saint-Angele* appuya ses prétentions, & lui permit l'espoir. La réponse de *Sophie* fut froide, réservée, même équivoque ; elle demanda quelque tems pour le donner à la réflexion. Son pere la blâma, & engagea le Comte à lui faire sa cour le lendemain.

Il ne manqua pas de se rendre auprès de *Sophie* ; il eut avec elle un long entretien , qui la convainquit de sa droiture , de sa sensibilité , de sa douceur , mais aussi de son ineptie , de son défaut d'usage , en un mot , de mille vices de société , que mille vertus ne sauroient faire oublier , sur-tout dans le printems de la vie , où les qualités brillantes paroissent si nécessaires , & déterminent seules le penchant.

M. de Saint-Angele se rendit près d'eux. Après mille assurances d'amitié au Comte ; « Ma fille , dit-il à *Sophie* , tu as une aveugle » confiance en moi. — Oui , sans » doute , vous êtes mon conseil , » mon appui , mon ami , l'arbitre

» de mes volontés. — Eh bien ,
 » prouve-moi que ces sentimens
 » sont réels , & ne consistent pas
 » dans de vaines assurances. — Mon
 » pere doit compter sur ma par-
 » faite soumission comme sur ma
 » tendresse. — Il s'agit de signer
 » l'acte qui doit pour la vie unir
 » ta destinée à M. le Comte ».
Sophie refusa d'abord , puis réflé-
 chit , soupira , hésita & obéit.

Son pere l'embrassa mille fois ;
 la remercia de son obéissance , de
 sa douceur , & ajouta : « Tu partiras
 » pour Lyon dans huit jours avec
 » *Madame de Montalme* ; Monsieur
 » t'y accompagnera. Je vais passer
 » six mois à Paris ; à mon retour ,
 » si vous paroissez l'un & l'autre

» constamment attachés à mon pro-
 » jet, je consommerai votre union. »

Le Comte parut pénétré de la joie la plus vive ; il assura *Sophie* qu'il n'avoit d'autre desir , & n'auroit d'autre soin que de la rendre heureuse , qu'elle remplissoit parfaitement l'idée qu'on lui en avoit donnée , & les desirs de son cœur ; sa froideur lui parut l'effet de sa timidité , & il ne désespéra point de lui faire partager son sort , ses vœux & ses sentimens.

La répugnance qu'il inspiroit à *Sophie* lui fit découvrir dans son cœur un fond de légèreté qui l'humilia. Quoi , dit-elle , je lui reconnois les qualités les plus estimables, celles qui seules constituent le bon-

heur, & je sens que je ne pourrai l'aimer. Une tournure brillante, un esprit délicat, orné, sont absolument nécessaires pour surprendre ma tendresse. Cette certitude lui coûta quelques larmes ; les réflexions firent triompher la raison ; elle se promit de ne jamais lui faire perdre l'empire qu'elle venoit d'acquérir, & de lui soumettre ses penchans.

L'instant de son départ arriva ; elle quitta son père avec une tristesse inexprimable, présage des malheurs que cette séparation alloit lui faire éprouver.

Arrivée à Lyon, elle fut admirée, citée, fêtée ; la vanité satisfaite lui plaça un moment sur ses yeux

yeux le bandeau de l'illusion ; la dissipation , le plaisir attaché à la variété des objets , la vapeur de l'encens dont elle étoit continuellement enivrée , assoupirent ses ennuis secrets.

Elle fut promptement tirée de cette léthargie par les sarcasmes dont elle s'aperçut , & dont celui qu'elle alloit nommer son époux étoit l'objet. Toute la ville étoit remplie d'épigrammes sur sa fâcheuse tournure , sur ses ridicules. Outrée de dépit , elle reçut des conseils de l'orgueil compromis , & ceux qu'il donne à une femme ne manquent jamais d'être suivis.

Sa santé disparoissoit chaque jour, sa fraîcheur se flétrissoit , ses yeux

perdoient leur éclat , leur vivacité enchanteresse ; la belle-mere de sa sœur , *Madame de Montalme* , remplie pour elle de soins & de tendresse , s'inquieta vivement de son état. « Ouvrez-moi votre cœur , lui » dit-elle un jour , où elle étoit » plus affectée que de coutume , & » soyez sûre , ma chere *Sophie* , de » trouver dans mon cœur les sen- » timens d'un mere , & toutes les » ressources & les consolations de » l'amitié ».

— « Vous méritez trop ma con- » fiance , Madame , pour qu'il me » soit possible d'avoir des secrets » pour vous. Vous connoissez les » engagements que j'ai contractés ; » celui qui en est l'objet ne détruira

» jamais mon aversion invincible ;
 » il ne m'inspirera jamais qu'un dé-
 » goût insurmontable ; je vais être
 » la victime de l'obéissance filiale ; je
 » gémis en secret de la contrainte
 » que je m'impose ; elle me cou-
 » tera la vie : n'importe , je dois
 » me sacrifier ; du fond de son tom-
 » beau , la voix de ma mere expi-
 » rante vient frapper mon oreille ,
 » & me rappeler les promesses que
 » je lui ai faites ; j'y serai fidele , la
 » victime couverte de fleurs mar-
 » chera à l'autel , j'y prononcerai
 » des sermens délavoués par mon
 » cœur , mais confirmés par le de-
 » voir , la raison , l'impérieuse loi
 » de la nécessité ; vous seule serez
 » dépositaire de mes chagrins ; &

» vos conseils, votre tendresse unie
 » à mon estime personnelle, me
 » donneront le courage de les sup-
 » porter. — Ce projet est très-hé-
 » roïque, très-romanesque & très-
 » mal conçu, *Sophie*; votre imagi-
 » nation échauffée, en vous pré-
 » sentant les objets sous un faux
 » aspect, vous fait errer; croiez-
 » vous honorer la mémoire de vo-
 » tre mere en compromettant vo-
 » tre félicité; les derniers vœux
 » n'étoient-ils pas pour votre bon-
 » heur? Quant à la déférence que
 » vous devez à votre pere, elle a
 » des bornes; il est sans doute in-
 » capable de les franchir; s'il en
 » étoit autrement, mériteroit-il
 » un sacrifice ».

Sophie n'étoit que trop disposée à écouter ses conseils insidieux.

Madame de Montalme ajouta : « il
« faut briser cette chaîne odieuse,
» & si vous avez besoin de dissipation , nous voyagerons ; il est
» essentiel que vous soyez quelque
» tems éloignée de l'objet qui fait
» couler vos larmes , nous partons
» à son insu. Arrivées au lieu
» de notre destination , vous lui
» écrirez , avec cette noble franchise qui vous caractérise , qu'il
» vous inspire trop d'estime pour
» le supposer capable d'abuser des
» engagemens pris avec lui , pour
» vous contraindre ; qu'ils contrarient votre penchant. S'il est aussi
» honnête que vous & moi le pré-

54 LE PRINTEMPS

» sumons, il vous rendra votre li-
 » berté, & portera la délicatesse,
 » au point de colorer cette rup-
 » ture aux yeux de votre pere ».

Sophie souscrivit avec plaisir & avec gratitude à ce projet. Le départ fut fixé à deux jours, & les préparatifs en furent très-secrets.

Après s'être arrêtées dans les différentes villes qui méritoient leur attention, ces deux fugitives, escortées de quelques valets, arrivèrent à Bress. Un Capitaine de Vaisseau, ami de *Madame de Montalme*, apprenant leur arrivée, leur offrit l'hospitalité de la manière la plus affectueuse.

Madame de Montalme trouva mille agrémens dans la société de sa com-

pagné qui réunissoit l'esprit, la beauté, la douceur, la sensibilité, mais qui prouvoit que ces qualités précieuses sont insuffisantes pour le bonheur.

Elles passèrent les premiers jours à observer le port superbe, digne de la magnificence du plus grand Souverain de l'univers. Leurs aimables hôtes faisoient naître les plaisirs sous leurs pas ; les fêtes, les bals se succédoient avec une telle rapidité, enchantoient tellement Sophie, qu'au bout d'un mois elle avoit entièrement oublié la colere où elle alloit mettre son pere, les importunités d'un amant détesté, ses engagements & l'inconséquence de sa démarche.

Mais il étoit réservé à l'Amour

de la tirer de cette léthargie. Ce foible enfant, dont on a fait un Dieu, devoit à cette époque effaier sur son jeune cœur les traits dont il l'a blessé depuis, & couvrir de fleurs le précipice où il alloit l'entraîner.

Etant un jour à un concert à l'Intendance, elle fut accostée par un homme dont l'air spirituel la frappa. Il étoit dans cet âge que les Poëtes appellent *l'Eté de la vie*; il avoit la taille élégante; l'expression d'une profonde sensibilité répandue sur ses traits, inspiroit de l'intérêt.

Il lui adressa un compliment rempli de délicatesse, caressa sa vanité, sollicita sa confiance, parut infor-

mé de ses chagrins secrets, lui offrit l'amour pour dédommagement, lui conseilla de ne point se sacrifier, & lui peignit l'attrait d'un sentiment partagé, le charme d'une union assortie. *Sophie* rougit, soupira, baissa les yeux, lui reprocha avec douceur de diminuer sa sécurité, en lui rappelant le souvenir de ses malheurs, & de détruire l'illusion passagère qui lui déroboit l'incertitude de son sort à venir.

Sans attendre sa réponse, elle rejoignit l'assemblée avec quelque émotion. Ses regards s'échappoient furtivement pour voler vers l'inconnu, & dès qu'elle rencontroit les siens, elle s'éloignoit pénétrée de confusion.

La tendre rêverie dans laquelle elle tomba tout-à-coup, n'échappa point à *Madame de Montalme*. « Qu'avez-vous, ma fille, lui dit-elle, vous paroissez vous intéresser bien peu aux plaisirs qui voltigent autour de vous ». *Sophie* déconcertée prétexta une indisposition, & témoigna le desir de se retirer.

Elle avoit effectivement besoin de solitude pour consulter son cœur. Mais son amie, par un raffinement d'attention, croiant qu'elle étoit réellement incommodée, ne voulut point la quitter de la soirée; elle lui faisoit mille questions; *Sophie* répondoit avec trouble, avec distraction, & même avec impatience. A la fin, l'heure du sommeil étant arrivée, elle fut livrée à elle-même,

Quelques larmes coulerent alors de ses beaux yeux : qu'est-ce que j'éprouve , dit-elle , en soupirant ? Pourquoi mon cœur s'est-il ému à l'aspect de cet étranger ? Pourquoi l'est-il encore ? Pourquoi ne puis-je me défendre d'y songer ? Ah ! sans doute , je l'aime ; le feu dont brilloient ses yeux , est passé dans mon cœur. Quel nouveau tourment je me prépare ! L'amour est un supplice quand il est dénué d'espoir , & j'ignore si je puis me le permettre ; mais qu'importe ; je dois céder à ma destinée , & m'abandonner à la douceur de cette nouvelle sensation. Oui , charmant inconnu , mes pensées erreront sans cesse autour de toi ; mes soupirs te

chercheront à chaque instant ; mon esprit voltigera continuellement dans les lieux charmans où je t'ai apperçu pour la première fois ; le sommeil m'offrira ton image ; & mon premier desir , à mon réveil , sera de recevoir dans le jour quelques preuves de ta tendresse.

Le jour la surprit dans ses réflexions ; son premier soin fut d'écrire à son pere , qu'ayant examiné avec la plus minutieuse attention, le caractère de l'époux qu'il lui destinoit , elle étoit convaincue que l'attrait de la sympathie & du penchant ne pourroit jamais unir leurs cœurs ; qu'en conséquence elle le supplioit de ne plus penser à un hymen qui seroit le malheur de

sa vie ; qu'elle espéroit seconder ses desirs , en songeant à sa félicité ; qu'enfin , de quelque manière qu'il envisageât cet événement , il pouvoit abandonner l'espoir de l'y voir consentir.

L'idée de contrarier son pere , pesa pourtant sur son cœur ; la lettre écrite , elle fut encore un moment indécise : je vais donc , dit-elle , affliger le meilleur des peres , l'amî , le consolateur de mon enfance , le seul être qui m'ait jusqu'ici fait sentir le prix de l'existence.

Ses réflexions se faisoient cependant en ployant la lettre ; celle qui suivit fut décisive : mon pere se reprocheroit toute la vie de m'avoir rendue malheureuse ; les peines qu'il

m'auroit procurées lui devien-
droient personnelles. Donnons-lui
donc ce chagrin passager, pour
qu'à l'avenir il puisse jouir de mon
bonheur.

Après cette démarche, elle se
félicita de son courage, & ne s'i-
magina pas même qu'il fût soutenu
par l'amour.

C'étoit cependant ce Dieu qui,
ayant emprunté cette fois le masque
de la raison, lui avoit inspiré cette
résolution.

On sera peut-être étonné qu'il
eût fait en si peu de tems d'aussi
rapides progrès; mais *Sophie* avoit
l'ame brûlante, & ne desiroit rien
foiblement.

D'ailleurs elle étoit femme; &

l'on fait que l'amour a été déifié par ce sexe trop foible pour n'être pas crédule. Les hommes, au contraire, dont le jugement est en général plus sain, parce qu'ils sont moins sensibles, le regardant comme un enfant, jouent avec lui, & sont bien éloignés d'y attacher le destin de leur vie.

Sexe timide, enchanteur, abjurez une erreur qui souvent fait couler vos larmes, & qui rend esclave ce que la nature s'est plu à former pour donner des loix à l'univers.

Sophie, sans s'avouer pourquoi, fut fâchée que son visage offrit les traces d'une mauvaise nuit, & soigna ce jour-là singulièrement sa toilette.

A peine étoit-elle achevée, qu'un messager lui remit une lettre de l'inconnu ; il y joignoit un bouquet. *Sophie*, refusant de répondre, accepta l'un & l'autre : il étoit bien juste qu'elle prît les roses, puisque les épines bleissoient déjà son cœur.

Sa première pensée fut de porter sa lettre à sa bonne amie : la réflexion s'y opposa ; elle l'ouvrit avec une vive émotion, craignant à chaque instant d'être surprise ; elle la lut d'abord avec rapidité, ensuite la pesa davantage, la mit dans son sein, & résolut d'en faire un mystère.

M. de Servignac s'y faisoit connoître ; il y faisoit à *Sophie* l'aveu de ses sentimens ; il lui offroit de partager ses vœux, son nom, sa fortune, &

annonçoit sa visite pour l'après-midi.

Il étoit fait sans doute par sa naissance & ses qualités personnelles, pour prétendre à *Sophie*, si son pere n'avoit pas été prévenu en faveur d'un autre.

Sophie, en attendant son nouvel amant, passa la moitié du jour dans un tremblement universel.

Son amie apperçut bien son agitation ; ses soupirs, sa rêverie, sa parure, son bouquet ; mais elle voulut attendre une confidence, & non la provoquer.

A cinq heures, *M. de Servignac* se fit présenter par un ami de la maison ; le trouble de *Sophie* à son aspect augmenta ; son cœur s'op-

pressa ; elle ne put pendant un quart-d'heure calmer son émotion.

Madame de Montalme, appercevant combien elle étoit inquiète, & lui étant trop sincèrement attachée pour jouir de son embarras, l'engagea à faire de la musique.

Cette diversion, & le plaisir de faire briller ses talens & ses agrémens, lui rendit toute sa gaieté.

M. de Servignac, qui avoit beaucoup d'usage, mit son esprit à contribution pendant cette visite ; & pour réussir plus sûrement, il parut beaucoup plus aimable qu'amoureux.

Il obtint facilement, en les quittant, la permission de jouir souvent des charmes de leur société.

Revenons au Comte d'Artignan, que nous avons paru oublier depuis la fuite de Sophie.

A peine s'étoit-il aperçu de cet événement, que sincèrement désespéré, il s'étoit mis en devoir de suivre ses traces : mais une révolution, causée par le chagrin, l'avoit fait tomber malade dans une auberge à dix lieues de Brest.

Sophie en apprit la nouvelle avec douleur ; mais une lettre de son père éteignit cette étincelle de sensibilité.

Il lui marquoit qu'il alloit incessamment arriver pour conclure son mariage, & que si elle refusoit d'y souscrire, son dessein étoit de la faire renfermer.

68. LE PRINTEMPS

Il écrivoit aussi au Comte les dispositions de *Sophie* à son sujet ; il l'engageoit à aller la joindre ; il le prioit de faire valoir des droits acquis par des promesses authentiques, & l'assuroit qu'une retraite éternelle seroit le prix de la résistance de sa fille, si elle persistoit.

La maladie du Comte l'empêcha de seconder ce projet. On sera peut-être surpris de trouver cette dureté dans un pere que *Sophie* aimoit avec une si vive tendresse, & dont elle paroissoit l'idole ; mais la sensibilité de cet enfant avoit paré l'ame de son pere de toutes les vertus qui ornoient la sienne : il n'avoit d'ailleurs jamais eu occasion de lui faire sentir le poids de son autorité ; & il

falloit cet événement pour dissiper l'illusion qu'elle s'étoit créée à son sujet.

A ce coup imprévu, son ame, qui étoit un peu républicaine, se révolta; l'erreur s'évanouit: elle vit, à la pâle lueur du flambeau de la vérité, tout ce que sa situation avoit de fâcheux.

Elle maudit cent fois l'himen; l'amour, même l'amitié qui lui avoit conseillé une inconséquence.

Si le Comte, disoit-elle, n'étoit pas prévenu de mon aversion, s'il n'avoit point de reproches à me faire, je ne balancerois pas à me sacrifier; le devoir feroit les frais du sentiment; mais connoissant mon antipathie, que ne dois-je pas crain-

dre de la vengeance ? & quel mépris ne travaille-t-il pas à m'inspirer, puisqu'il desire m'appartenir contre le vœu de mon cœur.

Elle ignoroit alors que, quand l'amour est extrême & malheureux, il est égoïste & cruel : l'expérience seule peut démontrer cette vérité.

Un mois se passa dans ce désordre d'idées ; *Sophie* étoit tour-à-tour livrée à la joie, à la crainte, à l'incertitude, à l'espoir, à l'inquiétude, au desir.

Pendant ce tems, *M. de Servignac* la voïoit tous les jours, & tous les jours acquéroit de nouveaux droits sur son cœur.

Il ignoroit encore son bonheur ; une tendre émotion qui se peignoit

dans les yeux de *Sophie* à son aspect, avoit seule pu le lui faire sentir.

Il falloit des assurances plus positives pour satisfaire sa délicatesse & son penchant : conséquemment sachant l'heure où elle se retiroit, il osa troubler sa solitude.

Sophie, timide, inexpérimentée, fut d'abord blessée de sa témérité & voulut la lui reprocher : mais son trouble, & le plaisir secret qu'elle goûtoit à le voir, firent mourir la plainte sur ses lèvres. « Daignez,
» Mademoiselle, lui dit-il, souffrir
» à vos genoux, un homme qui
» vous adore, qui implore votre
» pitié, qui vous demande le bon-
» heur ; un attrait invincible, une

» forte sympathie unit pour la vie
 » mon ame à la vôtre. Voiez sans
 » colere, dans mes yeux & sur mes
 » lèvres, l'expression de l'amour le
 » plus pur, le mieux senti. Ce sen-
 » timent émané de vous, est digne
 » de vous être offert ».

Sophie, confuse, baissoit les
 yeux, & gardoit le silence.

« Jusqu'ici, reprit *M. de Ser-*
 » *vignac*, je n'ai eu que des goûts,
 » des erreurs; vous seule pouviez
 » m'inspirer un attachement véri-
 » table; & cet attachement si vif,
 » si tendre, si délicat, si constant,
 » belle *Sophie*, le partagerez-
 » vous ? »

Tandis qu'il cherchoit à lui dé-
 couvrir la situation de son cœur,

elle

elle eût bien voulu lui dérober la connoissance du sien.

« Veuillez, Mademoiselle, re-
 » prit-il, m'éclairer sur mon sort ;
 » je ne puis supporter le tourment
 » de l'incertitude. Arrêtez sur moi
 » un moment vos regards, ces re-
 » gards charmans, qui m'ont quel-
 » quefois promis le bonheur, & où
 » j'ai cru appercevoir l'assurance de
 » la félicité parfaite ».

Sophie voyant son secret à moitié deviné, laissa tomber quelques larmes, le regarda aussi tendrement qu'il pouvoit le desirer ; & la pudeur de son pinceau de roses vint prêter un nouvel éclat à ses charmes.

« Oui, vous m'aimez, lui dit-il

avec transport. Ah Dieux ! com-
 » bien je suis fortuné ! ma char-
 » mante *Sophie*, confirmez cet es-
 » poir enchanteur ; soyez sûre que
 » c'est à une ame sensible que vous
 » livrez la vôtre ; partagez le délire
 » du plaisir que vous m'inspirez, &
 » qui est au-dessus de tout ce que
 » j'ai jamais senti ».

Sophie, en tremblant, en hésitant, laissa échapper le secret de son cœur ; ce sentiment exprimé avec tant de candeur, de naïveté, avec des graces si touchantes, enivra *M. de Sevignac* de joie & de reconnaissance. Il prit les mains de *Sophie*, les serra, les baisa avec un mouvement passionné : « Ma char-
 » mante amie, lui dit-il, ne dé-

« tournez point vos yeux ; lisez
 « dans les miens l'expression du
 « bonheur ; osez me répéter cent
 « fois, mille fois que vous m'aimez ;
 « que vous voulez m'aimer & tous
 « jours être à moi ; que nous serons
 « unis ».

Sophie, émue, attendrie, ne
 se livroit point à ses trans-
 ports ; son amant, inquiet de sa
 froideur, de ses soupirs, de sa tristesse,
 la conjuroit de rassurer un
 cœur alarmé. « En bien ! lui dit
 « Sophie, puisque vous voulez que
 « je déchire le voile qui vous dé-
 « robe la connoissance de la vérité,
 « apprenez que vous ne pouvez
 « partager mon dessein ; qu'il est dé-
 « cidé, irrévocablement décidé qu'il

76. LE PRINTEM'S

» sera malheureux ; que je dois être
 » persécutée ; que l'on veut que j'en
 » aime un autre : ainsi oubliez l'a-
 » veu que ma sincérité & vos inf-
 » tances m'ont arraché. — Dans
 » quel instant faut-il que j'apprenne
 » mon bonheur ? Quoi ! belle So-
 » phie , vous qui êtes une divinité
 » à laquelle l'univers devoit élever
 » des autels ! vous consentez à être
 » sacrifiée ; vous vous dévouez avec
 » sécurité au malheur. Ne peut-on
 » fléchir ce pere barbare ? Ne peut-
 » on satisfaire son avarice , son
 » ambition ? Ne puis - je m'aban-
 » donner à l'espoir de vous appar-
 » tenir ?

» Je crains bien , reprit-elle trif-
 » tement , qu'il ne soit chimérique ;

» au surplus, soyez certain d'être
 » l'arbitre de ma félicité, & que
 » vous ne pourrez former un desir
 » que je ne le partage ».

Il est impossible de décrire la diversité des sentimens qui agiterent *Sophie* après cet entretien : c'étoit un trouble, une tendre confusion, une secrète satisfaction mêlée d'inquiétude, qu'elle fut quelque tems sans pouvoir définir.

Ce désordre d'idées se calma insensiblement : elle rougit alors de la facilité avec laquelle elle avoit laissé lire dans son cœur ; mais ce remords fut passager, l'amour & la vérité lui faisant regarder cet aveu comme une vertu.

Voyant donc ces deux divinités

fourie à sa franchise, elle cessa de se faire des reproches.

Si ses opinions étoient erronées, faut-il s'en étonner ? Elle n'étoit point éclairée du triste flambeau de l'expérience ; on a rarement l'esprit juste à quatorze ans ? On sait d'ailleurs que la nature a formé les hommes pour réfléchir, les femmes uniquement pour sentir.

Sophie attendoit avec crainte, impatience, la réponse de son père à M. de Servignac ; dans ces momens d'illusions si nécessaires pour nous aider à supporter le poids du malheur, elle s'imaginait qu'elle favoriseroit ses projets. Elle appercevoit dans l'avenir la compensation de ses chagrins ; mais ce léger rayon

d'espoir disparut comme l'éclair.

M. de Saint-Angele, à la réception de la lettre de M. de Servignac, s'imagina que c'étoit lui qui provoquoit Sophie à la désobéissance, & qui compromettoit son honneur, en le mettant dans le cas de manquer à sa parole; en conséquence il déclina de lui répondre, mais il écrivit à Madame de Montalme, pour l'accabler de reproches sur son inconscience, sa foiblesse, sa légèreté, & pour la prier de faire sur-le-champ partir Sophie pour Lyon.

Cette sensible & complaisante amie annonça cette nouvelle à Sophie avec les plus grands ménagemens; prétexta la santé de son époux, qui, diminuant tous les

jours, exigeoit sa présence & ses
 soins, & lui ajouta avec l'expression
 de la plus vive tendresse : « J'ai
 » sujet de me plaindre de mon ai-
 » mable *Sophie* ; elle ne m'a fait
 » qu'une demi-confiance ; elle m'a
 » instruite de sa répugnance pour
 » M. le Comte, mais non pas des
 » nouveaux sentimens qui agitent
 » son cœur. Les yeux de l'amitié
 » sont clairvoyans ; ils ont deviné
 » les secrets de ma jeune amie ;
 » j'aurois préféré les devoirs à sa
 » confiance ; n'apprécieroit-elle
 » plus mes conseils & mon attache-
 » ment. — Pardonnez en faveur de
 » ma timidité, ma belle maman,
 » une réserve que je me reproche ;
 » mais pouvois-je vous confier ce

„ que j'eusse souhaité me cacher à
 „ moi-même ? D'ailleurs , dans la
 „ circonstance , quel espoir puis-je
 „ fonder sur mon penchant ? Veuil-
 „ lez bien m'étayer de vos bontés ,
 „ me guider dans les sentiers épi-
 „ neux où je marche , & ma grati-
 „ tude sera immortelle ».

Madame de Montalme s'attendrit
 en l'embrassant mille fois ; & comme
 la dissimulation n'étoit pas son dé-
 faut , elle parvint de confiance en
 confiance à l'instruire de la colere
 de son pere , du mépris qu'il faisoit
 de la recherche de M. de Servignac ,
 & du desir qu'il avoit qu'elle quittât
 Brest.

En vérité , l'excellence de son
 cœur pouvoit seule colorer ses im-

prudences, sa facilité, son indulgence, son indiscrétion.

Sophie, à cette nouvelle, fut pénétrée de surprise & de douleur; Madame de Montalme, qui partageoit toutes ses sensations, mêla ses larmes aux siennes, & consentit à ne déférer que dans huit jours aux ordres précis de M. de Saint-Angele.

M. de Servignac, qui vint la voir quelques instans après, apperçut aisément dans ses yeux une teinte de mélancolie plus forte que de coutume; quoique le plaisir de le voir adoucît un peu l'empreinte de sa tristesse, sa nouvelle inquiétude étoit trop récente pour pouvoir la dissimuler.

Sophie voyant que son amant pé-

nétoit dans son cœur, lui avoua naïvement que son pere persistoit à vouloir abuser des droits de la nature, & que ne pouvant se disposer à l'obéissance, elle craignoit que sa liberté ne fût compromise.

Cet amant, vraiment délicat & sensible, lui promit, lui donna mille consolations. « Vous êtes sous l'é-
 » gide de l'amour, lui dit-il, *ma*
 » *chere Sophie*, ne craignez nulle
 » violence. J'ai des amis puissans;
 » le Contrôleur - général est mon
 » proche parent; il deviendra votre
 » protecteur. Les loix implorées,
 » s'il le faut, vous serviront d'appui.
 » Promettez-moi seulement, jurez
 » à l'amant qui vous idolâtre, que
 » vous n'aurez jamais d'autre époux.

» Votre parole lui paroîtra aussi
 » inviolable que les sermens les plus
 » saints, les plus solennels ».

» Qu'osez-vous exiger, lui dit
 » Sophie, en voulant abuser de mes
 » sentimens pour vous, Vous y
 » portez atteinte ; je desire sans
 » doute bien sincèrement votre fé-
 » licité, mais je ne vous la procu-
 » rerai jamais aux dépens de l'hon-
 » neur. N'attendez, n'espérez, ne
 » demandez rien qui puisse ternir
 » ma gloire.

» Je ne demande, je n'exige rien,
 » lui répondit-il tristement ; j'espé-
 » rois, je sollicitois, je me flattois,
 » je réclamois les droits que l'a-
 » mour me donne sur votre cœur ;
 » mais puisque vous avez si peu
 d'énergie,

» d'énergie , je dois m'attendre à
 » vous perdre , sinon par inconfi-
 » tance , du moins par soumission ,
 » foiblesse ou crainte. Ah *Sophie* !
 » Pourquoi vous ai-je connue ?
 » Pourquoi avez-vous troublé
 » repos de mes jours » ?

Sophie le rassura par quelques preuves naïves & tendres de son attachement , qui pouvoient se concilier avec l'innocence & la pureté de son cœur.

L'esprit accablé , l'ame flétrie , la santé compromise , elle quitta , trois jours après , une ville qui étoit devenue l'univers pour elle.

Sophie , pendant la route , s'occupa à ménager la sensibilité de son amie , en lui dérobant une partie

de ses inquiétudes. Son imagination erroit sur mille objets affligeans, lorsqu'elles arriverent à l'endroit où elles devoient passer la premiere nuit, & qui étoit celui où le Comte d'Artignan étoit malade, & où il attendoit impatiemment sa guérison pour la rejoindre. Le hasard la fit nommer devant la maîtresse de l'auberge. Comment ! vous êtes Mademoiselle de Saint-Angele, lui dit-elle en mauvais françois ? « est-il possible que vous ayez le » cœur assez dur, pour laisser mourir de douleur un jeune Gentil- » homme qui vous adore ? — De » qui voulez-vous parler, dit Sophie » étonnée ? — Du Comte d'Arti- » gnan ». Il y a un mois qu'il est

« ici; il alloit vous rejoindre à Brest,
 « il s'est trouvé si mal ici, qu'on l'a
 « forcé à y rester. Il vouloit cepen-
 « dant continuer sa route, on a bien
 « eu du mal à l'en empêcher. Je
 « veux la fléchir ou mourir, disoit-
 « il; mais je vais lui dire que vous
 « êtes ici. Oh! j'en réponds; vous
 « lui rendrez la santé. En vérité,
 « quoique ce soit un grand Sei-
 « gneur, je l'aime comme s'il étoit
 « notre enfant. Il est si Bon, si gé-
 « néreux, si sensible; & vous, Ma-
 « demoiselle, vous êtes si jolie,
 « vous avez l'air si doux, qu'il est
 « impossible que vous ne soyiez pas
 « complaisante & compatissante ».

Cette officieuse babillarde, sans
 attendre la réponse de Sophie, alla

faire part au Comte de son arrivée; il sollicita la faveur d'un entretien qu'elle consentit à lui accorder. Le trouble, la crainte se peignirent sur le visage de *Sophie* à son aspect; le Comte, naturellement timide & aussi agité qu'elle, ne se déterminoit point à rompre le silence: «Que
» desirez-vous, lui dit enfin *Sophie*?
» Ne puis-je, Monsieur, me souf-
» traire à vos importunités? — Lais-
» sez-moi jouir un moment du bon-
» heur de vous voir, sans m'accabler
» de reproches. Vous le savez, *So-*
» *phie*, vous voir, vous aimer, vous
» adorer, ont été pour moi l'ou-
» vrage d'un instant. Il m'a ensuite
» été permis de me livrer à un es-
» poir enchanteur, j'ai aperçu

» l'aurore du bonheur ; mais quel
 » jour affreux lui a succédé ! Vos
 » mépris m'ont accablé ; l'incerti-
 » tude a déchiré mon cœur ; &
 » votre fuite m'a instruit de votre
 » aversion ; qu'ai-je fait pour la
 » mériter ? Ne m'avez-vous pas tou-
 » jours vu pénétré de respect , de
 » crainte , d'amour , tremblant de
 » vous déplaire ? Il vous sera facile
 » sans doute d'en trouver mille plus
 » aimables ; mais qui vous aimera
 » comme moi , belle *Sophie* ? Si mes
 » traits inspirent peu , souvenez-
 » vous de la sincérité , de la vivacité
 » de mes sentimens ».

Sophie fut un peu émue de
 la peinture de ses chagrins , de
 sa tendresse ; elle l'assura de son

estime, de son amitié, de sa gratitude; l'engagea à soigner sa santé, & à amuser sa douleur par l'espérance.

La pitié seule faisant les frais de cette apparente sensibilité, elle devoit être très-mobile.

Le lendemain elles se mirent en devoir de continuer leur route; tout le tems qu'elle dura, l'amour & la raison combattirent fortement dans le cœur de Sophie: une lettre de M. de Servignac, qu'elle trouva en arrivant à Lyon, ne laissa pas la victoire incertaine.

Mais les traits de l'infortune n'avoient encore qu'effleuré son cœur: de nouveaux malheurs, infiniment plus vifs que ceux qui jusqu'alors

avoient fait couler les pleurs, l'attendoient dans cette ville. A peine huit jours s'étoient-ils écoulés depuis son arrivée, que son amie, la Bienfaitrice perdit un époux qu'elle aimoit avec excès : cette femme douce & tendre, trop sensible pour supporter cette violente douleur, fut-elle même quelques jours après, aux portes du tombeau.

Sophie, le cœur déchiré, les yeux sans cesse baignés de larmes, oubliant la délicatesse de sa santé, lui prodiguoit les soins les plus constants ; mais elle étoit inaccessible à toute consolation. « Je crois que » tu me regretteras, aimable enfant, » disoit-elle à *Sophie* ; & l'amitié que tu m'inspires, est le seul lien

» qui m'attache à la vie. Mais mon
» époux m'appelle : & dans le séjour
» céleste qu'il habite, nos ames se-
» ront encore peut-être réunies.
» Puisse l'Etre Suprême veiller au
» bonheur de ma Sophie, de ma
» compagne, de mon amie ! voilà
» mes derniers vœux. Oh mon ai-
» mable mere ! lui disoit Sophie ;
» vivez pour recevoir sans cesse
» l'hommage de ma gratitude & de
» ma tendresse ; vivez pour être
» l'arbitre de ma félicité ».

Ces vains souhaits d'une imagi-
nation qui s'abusoit, furent im-
puissans ; cette charmante femme
ne vécut plus que dans le souvenir
de Sophie.

Une perte aussi cruelle porta le

désespoir dans son cœur : il lui sembla ne plus tenir à rien ; elle se crut isolée dans l'immensité de l'univers. Jamais , disoit-elle ; non , jamais la main caressante de l'amitié n'essuiera mes pleurs ; jamais je ne pourrai déposer mes secrets dans son sein ; jamais personne ne protégera l'infortunée *Sophie*.

Elle retomboit effectivement au pouvoir de ses ennemis, & se voyoit condamnée à subir les loix d'un pere absolu, égoïste, bizarre, impérieux.

Cet état perplexe se calma par degrés : après avoir travaillé à mettre de l'ordre dans ses idées , son premier mouvement fut d'aller se jeter dans les bras de sa sœur , de cette

sœur qui lui devoit son bonheur, espérant trouver quelques consolations à lui parler de son amie, à unir ses regrets aux siens, à la pleurer avec elle.

Loin qu'elle la trouvât disposée à partager sa sensibilité & sa douleur, elle lui annonça avec dureté & hauteur, qu'il falloit qu'elle se disposât à lui obéir, étant actuellement absolument sous la dépendance.

« Mes démarches sont simples & » pures comme mon cœur, répon- » dit Sophie; conséquemment, ne » craignant point de les avouer, je » n'apprends point d'être sur- » veillée.

« Beau raisonnement ! répliqua

» sa sœur. Il n'est pas moins vrai
» qu'avec ces sublimes sentimens,
» vous avez été capable de quitter
» cette maison avec une femme
» assez foible pour se prêter à ce
» désordre. — Au lieu d'outrager
» sa mémoire, pleurez la meilleure
» des meres qui fut jamais. — Ah!
» je conçois que vous êtes fâchée
» de l'avoir perdue ; vos superbes
» phrases, & votre ton tragique-
» ment sentimental l'avoient sé-
» duite, au point que sa com-
» plaisance l'eût pu rendre complice
» de toutes vos inconséquences :
» quant à moi, plus éclairée, moins
» crédule, & moins prévenue en
» faveur de votre mérite, je ne veux
» point nourrir les illusions de votre

» orgueil , & je vous notifie que le
 » Comte d'Artignan arrive dans
 » deux jours ; qu'il faut vous dis-
 » poser à le recevoir favorable-
 » ment , & travailler à faire cesser
 » un caprice étrange , qui doit le
 » blesser ainsi que tous ceux dont
 » vous dépendez. — Non , lui ré-
 » pondit Sophie , irritée de son air
 » despotique , & de son ton impé-
 » ratif : il ne doit point espérer de
 » me revoir ; je suis déterminée à
 » ne me soumettre à l'autorité pa-
 » ternelle , qu'autant qu'elle sera
 » étayée de la justice & de la raison.
 » Je fuirais au bout du monde pour
 » éviter le Comte ; une retraite est
 » maintenant l'objet de mes desirs :
 » & puisque je demande l'aveu de
 » mon

» mon pere, en obéissant au pen-
 » chant de mon cœur; ce cœur,
 » aussi fier que sensible, ne pliera
 » jamais sous le joug des circonf-
 » tances & de la contrainte. — Ren-
 » fermée pour quelque temps dans
 » un Couvent, vous serez sans doute
 » plus docile; au surplus, mon pere
 » est l'arbitre de votre destin: je vais
 » lui apprendre que vous persistez
 » dans vos projets; nous verrons
 » quelles seront ses volontés ».

La multiplicité des sensations
 nous dérobe la faculté de nous y
 livrer; telle fut heureusement la
 situation de *Sophie* dans cette cir-
 constance: accablée, troublée,
 abattue, ne pouvant prendre con-
 seil de la réflexion, elle ne se dé-

termina à rien , & laissa agir le cours des événemens.

Le Comte arriva effectivement le jour qu'il étoit annoncé : il fut surpris , affligé de la voir persister dans ce qu'il appelloit ses injustices , sur tout après la lueur d'espérance qu'elle lui avoit fait entrevoir ; il lui en fit les plus vifs reproches.

« Ne me faites pas un crime , lui
» dit *Sophie* , d'avoir fait mille ef-
» forts pour me soumettre à vos
» vœux & à mon destin ; je croyois
» les devoir à l'estime , à l'amitié que
» j'ai pour vous , mais ils ont été
» infructueux : après m'être consul-
» tée , j'ai été convaincue que vous
» ne m'inspireriez jamais que ces
» sentimens ; & mon cœur a besoin

» d'en éprouver de plus vifs. Vos
 » soins empressés, votre vive ten-
 » dresse ne seroient payés que par
 » de froids égards, de la contrainte;
 » vous êtes sans doute trop délicat
 » pour être heureux en faisant cou-
 » ler mes larmes; une belle ame
 » doit s'oublier pour assurer le repos
 » de ce qui lui est cher: élevez la
 » vôtre par ce procédé généreux,
 » la reconnoissance en sera le prix.
 » Cette cruelle franchise vous blesse
 » peut-être; mais elle est nécessaire
 » pour nous épargner à l'un & à
 » l'autre l'avenir le plus fâcheux.

Le Comte, très-empoité, très-
 amoureux, oublia dans sa réponse
 le respect qu'il devoit à sa belle mai-
 tresse, & finit par l'assurer qu'il

alloit travailler à mériter la haine qu'elle avoit pour lui , puisqu'il ne lui étoit même plus permis d'amuser ses desirs par l'espérance.

Sophie redouta peu cette vaine menace ; mais elle l'indisposa , l'agrit tout à fait contre lui ; & elle forma le projet de ne le voir jamais.

Le Comte étoit pourtant bon , sensible & généreux ; ces qualités formant l'essence de son caractère , on ne devoit pas redouter un moment de vivacité , dont elles réprimoiient promptement les effets. Si *Sophie* eût réfléchi , ses craintes se fussent évanouies , elle n'eût pas eu la pensée de le fuir , & eût évité une nouvelle inconséquence.

Il paroît surprenant qu'elle fût capable d'en commettre, avec tout l'esprit imaginable ; mais l'on sait qu'il sert à appercevoir les fautes, sans les prévenir, sur-tout dans un instant où on est maîtrisé par un intérêt ou une passion, qui vous conduit, vous dirige, vous aveugle, vous entraîne, & éteint le flambeau de la vérité.

Ce petit préambule est nécessaire pour excuser mon héroïne, qui va avoir besoin d'un peu d'indulgence.

Dans la situation d'esprit où elle se trouvoit, elle ne pouvoit se livrer aux douceurs du sommeil : émue de l'explication qu'elle avoit eue avec le Comte, aigrie de la

conduite de sa sœur, ne pouvant maîtriser son aversion pour l'un, masquer à l'autre son ressentiment, craignant d'être victime de tous les deux, elle prit le parti de les fuir; son inexpérience lui ferma les yeux sur les dangers de cette démarche.

D'ailleurs elle venoit d'apprendre l'arrivée de M. de Servignac à Lyon: la difficulté de se refuser au plaisir de le voir, la crainte d'être compromise, la nécessité de l'éviter, coloroient son étourderie aux yeux de la raison.

Après avoir ainsi défini l'honneur suivant les intérêts secrets, voyant qu'il étoit d'accord avec les autres sentimens qui l'agitoient, & heureuse d'avoir réussi à les concilier,

elle fut parfaitement déterminée.

Une jeune femme, singulièrement intéressante, qui l'avoit distinguée en société, habitoit pour lors une maison de plaisance, située à sept lieues de Lyon, qu'elle embellissoit du charme de l'amitié, & d'une douce philosophie.

Sophie, conseillée seulement par ses passions, résolut de mettre ses sentimens à contribution, en lui demandant un asyle : après avoir fait les préparatifs de son voyage, laissée une lettre pour sa sœur, une pour le Comte, s'être munie d'une somme assez forte, elle partit par la porte du jardin, à la pointe du jour.

Pendant la route, l'incertitude déchiroit son cœur : que va-t-on

penser de moi, disoit-elle ? Quel
 sera le résultat de mes démarches ?
 Que supposera le Comte ? Que dira
 ma sœur ? Quel accueil recevrai-je
 de mon amie ? Quel parti prendra
 mon pere ? Que deviendrai je ?

Agitée, foible & tremblante, à
 peine eut-elle la force de descendre
 de sa voiture : la maîtresse de la
 maison l'ayant reconnue à son grand
 étonnement, courut au-devant
 d'elle. « Quel événement, lui dit-
 » elle, en l'embrassant tendrement,
 » amene ma charmante Sophie dans
 » ma retraite ? Ah ! si cette démar-
 » che ne me prouvoit qu'il lui est
 » arrivé quelque malheur, je me
 » livrerois avec transport au plaisir
 » de lui voir partager & embellir

» ma solitude ; mais , mon aimable
» amie , votre trouble , votre émo-
» tion , ces larmes qui vous échap-
» pent , & que vous voudriez dé-
» rober , me prouvent que je dois
» le bonheur de vous voir à quelque
» circonstance fâcheuse ».

Sophie lui conta sa petite histoire avec toutes les graces possibles , puis sollicita sa protection , ses bon-
tés , ses conseils , son appui. « Il
» seroit bien difficile de ne pas s'in-
» téresser à vous , lui répondit-elle ;
» croyez que de cet instant je vous
» regarde comme ma compagne ;
» ma plus tendre amie , ma sœur.
» Votre confiance autorise mon
» cœur à vous donner tous ces ti-
» tres : heureuse si en la justifiant ;

« je vous prouve des sentimens que
 « je desirerois vous voir partager. Je
 « vais écrire à votre pere, que je
 « vous ai invitée à passer quelque
 « temps chez moi pour l'intérêt de
 « votre santé, & dissiper la profonde
 « mélancolie dans laquelle vous ont
 « plongé tant de pertes successives.
 « Par ce moyen, vous paroîtrez
 « avoir cédé au vœu de l'amitié, &
 « n'aurez pas l'air d'une fugitive
 « trop peu susceptible de réflexion,
 « pour craindre une démarche
 « hasardée ».

L'expression de la reconnoissance
 de Sophie fut vraie, simple & tou-
 chante.

Cette Dame lui présenta son
 époux, personnage froid, flegma-

D'UNE JOLIE FEMME. 107

tique, égoïste, goguenard, peu digne d'une si charmante compagne. « Monsieur, lui dit-elle, » partagez mon bonheur; la belle » *Sophie* abandonne pour quelque » temps une ville dont elle fait l'ornement, pour partager nos plaisirs champêtres». M***. adressa à *Sophie* un compliment flatteur, qui cachoit quelques traits satyriques, relatifs au sujet de sa tristesse; son aimable moitié ajouta: « Je vais » écrire à Mademoiselle de Ville- » bois, de venir augmenter notre » société; elle est à-peu-près de » l'âge de *Sophie*; douce, sensible » comme elle: leurs cœurs s'entendront sans doute, & elles me remercieront de les avoir réunies ».

Cette jeune personne , flattée de cette imitation , ne tarda pas à s'y rendre ; son abord enchantait *Sophie* : elle avoit la physionomie la plus intéressante , la plus noble ; le cœur tendre , les manières affectueuses , l'esprit naturel & cultivé ; le caractère égal , complaisant : elles s'inspirèrent mutuellement la plus vive affection ; elle ne s'est jamais démentie ; pourquoi *Sophie* l'a-t-elle perdue si-tôt ? Après avoir vécu l'âge de la plus belle des fleurs , une mort cruelle la lui a ravie ; il ne s'est pas passé de jours depuis cet événement , qu'elle n'ait , de larmes & d'un tendre souvenir , honoré sa mémoire. Regrets impuissans ! vous n'avez pu rappeler l'ame fugitive
de

de sa charmante compagne.

Quoique *Sophie* ne fût point philosophe , elle aimoit la campagne : celle où elle se trouvoit étoit délicieuse ; la nature & l'art y avoient réuni leurs ressources , & étoient parvenus à en faire un séjour enchanté. La maison , simple & modeste au-dehors , étoit distribuée avec un goût exquis , & meublée avec la dernière élégance ; une bibliothèque choisie , toutes sortes d'instrumens y rendoient l'ennui étranger : une partie du jardin étoit plantée avec une symétrie admirable ; l'autre , dans le goût Anglois , délassoit agréablement la vue par un aspect plus varié : des eaux bien ménagées ; les fleurs les plus rares ;

I. Partie.

K

des grottes, des bosquets charmans étoient terminés par un bois immense, où au milieu du jour on jouissoit de tout ce que son déclin peut offrir de voluptueux.

Le cœur de *Sophie*, fatigué de l'agitation de tant de sentimens divers, se reposa délicieusement dans les premiers instans, au sein de l'amitié : quoiqu'elle fût à peine au printemps de sa vie, elle apprécioit les roses d'automne qui en sont le symbole ; elles sont moins séduisantes peut-être que celles du printemps, qui sont l'emblème de la volupté, mais elles ont le mérite d'être sans épines ; & ces épines l'avoient déjà cruellement blessée.

Ce silence de l'amour fut passa-

D'UNE JOLIE FEMME. III

ger ; le majestueux spectacle de la nature, le sentiment de la solitude, le chant amoureux des oiseaux, parlent aux âmes tendres, portent dans les sens une douce langueur, alimentent la mélancolie, & font fermenter l'amour.

Une rêverie profonde la conduisit un jour dans une forêt assez écartée du château ; elle erroit guidée par la tristesse & d'intéressans souvenirs, lorsqu'apercevant une maison de peu d'apparence, elle conçut le dessein de s'y reposer.

M. de Servignac, qui avoit appris qu'elle embellissoit ce séjour enchanté, s'y étoit retiré depuis deux jours, espérant trouver l'occasion de la voir, mais n'osant croire que

le hasard le servît si favorablement.

Sophie frappe à la porte, & sollicite la permission de se reposer :
« Vous me faites trop d'honneur,
» mon bel ange, lui dit une femme
» d'un certain âge, mais d'une physionomie intéressante : je vous recevrai de mon mieux ; je ne suis
» point accoutumée à recevoir
» d'aussi charmantes personnes :
» cependant, si vous ne craignez
» pas la présence d'un étranger,
» vous pouvez disposer de tout ce
» qui m'appartient. En vérité, si
» nous étions aux temps des prodiges, je croirois volontiers que
» mon asyle champêtre pourroit se
» changer en un temple, comme

» jadis la cabane de Philémon &
 » Baucis , donnant l'hospitalité à
 » Jupiter : la beauté ne peut-elle
 » pas opérer des miracles comme
 » les Dieux » ?

Sophie rougit d'un compliment si flatteur , admira l'érudition de son hôtesse , & accepta la proposition.

Je définirois mal sa surprise à la vue de son amant : le trouble , la crainte , l'émotion , le plaisir , l'agiterent si violemment , qu'il lui fut impossible pendant quelque temps d'apprécier ce qui se passoit dans son ame.

La stupidité dans laquelle elle paroissoit plongée , se dissipa insensiblement ; elle voulut témoigner du ressentiment , un léger courroux

anima ses yeux; le nuage de l'amour l'obscurcit.

Un reste de prudence ou de fierté l'engagea à se reprocher la joie qu'elle éprouvoit : elle chercha à composer son regard & son maintien , & assura M. de Servignac , qu'elle étoit étonnée & blessée de l'excès de sa témérité.

« Le sentiment qui m'a inspiré
» cette démarche , doit lui servir
» d'excuse , lui répondit-il vive-
» ment : ma Sophie , puis-je exister
» long-temps sans vous voir , sans
» vous dire combien je vous aime !
» Mais ne redoutez rien ; le respect
» est l'égide de ma tendresse ; &
» mon hommage est aussi pur que
» le culte qu'on offre aux Dieux.

» Ma belle maîtresse, mon amie,
» mon amante, ma divinité, laissez.
» moi goûter en paix un bonheur
» dû au hasard, & bien vivement
» senti.

» Les hasards de l'amour, lui
» répliqua *Sophie* en souriant, sont
» toujours des projets du cœur : le
» mien apprécie, mérite, partage
» tous vos sentimens ; mais ma po-
» sition est trop épineuse pour ne
» pas m'imposer la privation de
» vous en assurer. Certain de ma
» foi, attendez du temps & du des-
» tin le bonheur que vous méritez.
» L'amour deyroit nous protéger ;
» il pourroit, en s'intéressant à
» notre félicité, se reconcilier avec
» himen son frere ».

M. de Servignac lui dit qu'il avoit fait part au Ministre de son attachement pour elle, & des vûes qui devoient le couronner ; qu'il l'avoit approuvé, lui avoit promis de l'avancer & de l'enrichir, pour le mettre en état de songer fructueusement à cette alliance. Je lui ai fait un portrait enchanteur de ma Sophie, ajouta-t-il ; & il doit écrire incessamment à M. de Saint-Angele, pour l'engager à favoriser mes vœux.

Mille protestations d'amour & de constance suivirent ses éclaircissements : un attrait invincible les entraînoit l'un vers l'autre ; les heures passoient comme l'éclair ; ils s'oublioient dans un délicieux

égarement : le plaisir étoit dans leurs yeux , la tendresse dans leurs cœurs ; l'amour erroit sur leurs lèvres , mais l'innocence de *Sophie* lui fermoit les yeux sur le danger de cette situation ; & elle ne croyoit pas qu'il y eût des jouissances plus vives que celle qu'elle goûtoit.

La nuit qui commençoit à étendre son voile sur la nature , les avertit qu'il étoit temps de se séparer.

Sophie tendit la main à son amant ; soupira , répandit des larmes , lui dit adieu d'une voix altérée & caressante , l'engagea à rappeler sa raison , ses principes , son honneur , pour éviter à l'avenir de compromettre le sien.

Une douce mélancolie , qui rem-

plissoit son cœur d'ivresse, l'accompagna jusqu'au château où elle étoit attendue avec inquiétude.

Ses aimables compagnes la reçurent avec mille démonstrations de joie & de tendresse ; lui firent des reproches sur la longueur de son absence, lui en demanderent le motif, apperçurent avec peine dans ses yeux une nuance de tristesse plus apparente que de coutume.

La beauté de la soirée, dit *Sophie* avec émotion, & une lecture attachante m'ont conduite un peu plus loin qu'à l'ordinaire.

La naïveté, la candeur, la franchise & la vérité ne brillant pas cette fois dans ses regards, l'on apperçut aisément qu'elle n'étoit pas sincère.

On respecta cependant son secret ; & cette soirée se passa comme les autres , dans ces charmans entretiens , où la raison & la plus saine morale , présentées sous un air folâtre , ressembloient à la volupté.

Tandis qu'elle s'affoupiſſoit au sein de l'amitié , de l'espoir , & de mille sentimens flatteurs , l'envie , la haine & la vengeance veilloient pour la perdre.

Le Comte avoit écrit à M. de *Saint-Angele* , que *Sophie* , après lui avoir témoigné le plus avilissant mépris , avoit fui la maison de sa sœur.

Cette nouvelle , qui contrarioit fortement les principes qu'il lui supposoit , avoit transporté de colere ce vieillard.

Sans se donner le loisir de réfléchir, il écrivit à un de ses freres d'aller sur-le-champ chercher *Sophie*, & de la conduire dans un couvent.

Ce respectable parent lui répondit qu'une mission si fâcheuse blessait & sa délicatesse, & la tendresse qu'il avoit pour cette aimable enfant; que s'il opinait pour une punition, il pouvoit la lui infliger lui-même, mais qu'il l'engageoit de ne pas hasarder légèrement une démarche qui lui paroissoit aussi sévère que peu méritée, & qui devoit flétrir à jamais celle qui faisoit le bonheur & la gloire de sa famille.

M. de Saint - Angele voulant en conséquence juger lui-même la conduite de *Sophie*, & lire dans son
cœur,

cœur, ne tarda pas à se rendre au château de ***

On la prévint avec ménagement de l'arrivée de son pere: cette nouvelle lui fit perdre l'usage de ses sens; une sueur froide couvrit son corps; & elle fut dans peu d'instans dans un danger imminent.

Les secours de l'amitié retinrent son ame prête à s'échapper; on informa promptement M. de Saint-Angele de la situation de sa fille.

Dès qu'il parut devant elle, le délire s'empara de son esprit: non, disoit-elle avec véhémence, je ne puis consentir à voir mon tyran, un pere qui, pour prix de ma respectueuse tendresse, fait le plus vil abus de ma confiance & de son au-

torité; que j'expire loin de lui: c'est mon plus ardent desir.

M. de Saint-Angele, cruellement blessé, résolut cependant de dissimuler, de suspendre sa vengeance; il employa même des expressions douces & caressantes, pour faire renaître le calme dans son ame, & la consoler des peines dont il étoit l'auteur.

Cette effervescence étant l'effet d'un saisissement, se calma peu-à-peu; dès que son pere vit ses jours en sûreté, la dureté, le despotisme reprirent ouvertement leurs droits. Il l'accabla de reproches, & lui déclara qu'il falloit qu'elle se disposât à partir sur-le-champ pour Paris.

Malgré sa surprise & sa douleur,

elle ne se permit pas la plus légère objection ; son courage l'abandonna cependant à l'aspect de ses charmantes compagnes dont elle alloit se séparer peut-être pour jamais.

Leurs adieux tendres & touchans offroient le tableau le plus attendrissant ; on eût cru voir le groupe des trois Graces , à l'instant où Charite devint victime de la jalousie des Dieux (1).

(1) Charite , amant de Venus , la conduisit un jour dans un temple où il avoit placé trois Statues parfaites qu'il venoit d'achever ; cette Déesse frappée de leur beauté , enchantée des talens de ce berger , pria Jupiter de les animer , & de leur accorder une place dans l'Olympe , puis elle les nomma les trois Graces & en fit ses

Des soupirs, des pleurs marquoient pendant la route l'oppression de son cœur, & étoient son seul langage ; langage énergique, mais qui ne peut être entendu que par une ame sensible.

Une simple cabane où elle eût espéré voir son amant, lui eût paru préférable à cette superbe capitale, centre du goût, des arts, des plaisirs. A son arrivée, son pere la déposa dans un appartement étroit, obscur, & l'abandonna après l'avoir réduite à la société d'une vieille gouvernante.

compagnes. Les Dieux surpris & blessés qu'un ouvrage si parfait fût échappé des mains d'un mortel, firent périr Charite à la suite des fêtes de Bacchus.

La liberté étoit bannie de cette triste retraite, à peine pouvoit-elle penser avec sécurité ; l'on craignoit même que la lecture ne nourrit ses idées romanesques.

Quelle existence pour une ame aussi vive que celle de *Sophie* ! quelles fleurs pour son printems !

Rien ne fortifie autant le penchant à la tendresse, que la solitude, l'ennui, l'inaction & le malheur. L'amour même le plus vrai diminue, s'évapore, s'éclipse dans le tourbillon des plaisirs bruyants. Ces vérités étoient en apparence étrangères à *M. de Saint-Angele*, il ignoroit aussi qu'un goût contrarié devient une passion.

Sophie fatiguée au-delà de toute

idée d'un genre de vie si peu fait pour elle, hasarda de demander à son pere, quels étoient ses projets, & l'assura qu'elle ne pouvoit décemment habiter plus long-tems ce triste asyle.

« Lui préférez-vous un couvent,
 » lui demanda-t-il brusquement ?
 » N'en doutez pas, Monsieur, ré-
 » pondit *Sophie* : cependant je dois
 » vous faire observer, qu'après ce
 » qui s'est passé, & les sujets de
 » mécontentement que l'on vous
 » suppose contre moi, une retraite
 » aura l'air d'une punition ; n'ayant
 » point de torts réels, ma délica-
 » tesse seroit blessée que l'on pût
 » m'en prêter : en conséquence,
 » veuillez bien imaginer un moyen

» qui puisse concilier ces différens
» motifs.

» J'en ai un en vue , lui répartit-
» il , *Madame d'Aleton* , femme res-
» pectable & mon amie , voudra
» bien se charger de vous jusqu'à
» votre établissement ; je le lui de-
» manderai ».

Cette proposition flatta peu *Sophie* ; elle connoissoit à cette Dame de l'esprit , du goût , de l'usage , mais des principes d'une sévérité extrême ; ce qui , joint au malheur d'être venue au monde 80 ans avant elle , lui promettoit peu d'agrément dans la société.

Madame d'Aleton consentit à servir de mere à notre héroïne , qui lui fut présentée sur le champ.

La nature se plaît, *dit-on*, avec les contrastes ; jamais on n'en avoit apperçu de plus frappant : qu'on se figure ce que l'aurore de la vie offre d'enchantement, avec ce que son déclin présente de plus triste, la douceur, la gaieté, l'étourderie de *Sophie*, avec la gravité, l'aigreur de celle entre les mains de qui étoit déposée l'autorité paternelle.

Sophie triste & tremblante remercia d'un air embarrassé *Madame d'Aleton* de l'asyle qu'elle vouloit bien lui acorder, & lui promit de travailler à mériter ses bontés par son zèle, sa docilité, sa gratitude, son attachement.

Madame d'Aleton se livrant alors à toute l'austérité de la misantro-

pie, dont une vieille coquette peut être susceptible, lui peignit le monde avec les plus noires couleurs; voulut lui persuader que l'envie, la jalousie, le dégoût y empoisonnent tous les instans: elle redoubla d'emphase, en parlant des dangers de l'amour. « Ce sont des » roses, lui disoit-elle, ma belle » enfant; mais elles cachent un » serpent, dont il est impossible » d'éviter la piquure ».

Sophie, peu disposée dans cet instant à recevoir les tristes lumières dont on vouloit l'éclairer, écouta ses leçons d'abord avec politesse, ensuite avec distraction, puis avec humeur.

Son pere la voyoit souvent, mais

ses visites lui apportoit peu de consolation : la dureté & le despotisme ne le quittoient pas un moment , depuis qu'il s'étoit démasqué.

L'avarice , son vice capital , avoit retréci son ame , desséché son cœur , & lui rendoit tout sentiment étranger.

Il présentoit sans cesse à ses yeux un front sévère ; il faisoit à chaque instant retentir à ses oreilles l'aigre voix du reproche.

Cette conduite prouva à *Sophie* que le tendre respect qu'elle avoit pour lui , n'étoit pas un sentiment inviolable.

En effet , les liens du sang sont-ils autre chose que la force du pré-

jugé , l'empire de l'habitude , & sur-tout les nœuds tissés par la reconnaissance ? En voulant contraindre son cœur , on l'avoit aigri : l'odieux joug d'un absolu despotisme avoit fatigué , affoibli , énérvé les ressorts délicats de son ame , & entièrement éteint l'amour filial.

M. de *Servignac* , instruit de l'arrivée de *Sophie* à Paris , & des persécutions dont elle y étoit la victime , s'y rendit sur les aîles de l'Amour , & trouva facilement le moyen de la voir.

Mille imprudences colorées par l'excès de la passion , trouvoient , chaque jour , leur grace écrite dans les yeux de *Sophie*.

Leurs cœurs d'accord se créaient

de concert les plus douces illusions ; & l'espérance , cette enchanteresse restée dans la boîte fatale , pour la consolation des pauvres humains , les berçoit des plus séduisantes chimères.

M. de Saint-Angele ne put long-tems ignorer leur intelligence ; & voyant l'obstination de *Sophie* à refuser le Comte , il résolut de s'occuper sérieusement d'un autre établissement.

Il fit part à Madame d'Aleton de plusieurs propositions qu'on lui faisoit , & entr'autres de celle de M. de Méliancourt , qui , étant attaché à sa fille depuis long-tems , mettoit en elle l'espoir de sa félicité. « J'ai des obligations essentielles à sa fa-
» mille

» mille, ajouta-t-il ; & l'amitié dont
 » elle m'honore , ne s'étant pas un
 » instant démentie , il me répugne
 » de la blesser par un refus : ce-
 » pendant la fortune de ce jeune
 » homme est précaire , puisque la
 » majeure partie consiste dans une
 » place éminente à la vérité , mais
 » qu'un moment de défaveur peut
 » lui enlever. Je préférerois un
 » état moins brillant , & qui fût
 » à l'abri des événemens & du
 » caprice ».

Madame d'Aleton lui répondit
 qu'il avoit tort de considérer cet
 hymen sous cet aspect : qu'il étoit
 infiniment avantageux ; & qu'il
 ne devoit pas laisser échapper ce
 moyen d'assurer le bonheur de sa

fille. « *Sophie*, ajouta-t-elle, est
 » faite, par ses talens & ses graces,
 » pour faire l'ornement de la Ca-
 » pitale; & vouloir la reléguer au
 » fond d'une Province, comme
 » vous le desiriez, ce seroit cacher
 » un diamant dans un désert ».

M. de Sain.-Angele s'avoua vaincu
 par des raisons aussi captieuses;
 promit de ménager cet établisse-
 ment, & de saisir un instant favo-
 rable pour en parler à *Sophie*.

Tandis que l'on conspiroit contre
 son bonheur, elle révoit aux moïens
 de se le procurer : elle vouloit le
 tenir des mains de l'Amour; elle
 eût sacrifié mille fois la fortune à
 cette Divinité chimérique, que
 d'imagination exaltée des poëtes

nous peint avec des couleurs enchanteresses, mais sur les yeux de laquelle la raison a mis à dessein un bandeau, pour prouver qu'il y a de l'inconséquence à se laisser conduire par elle.

Revenons au Comte d'Artignan dont nous n'avons pas fait mention depuis long-tems.

Il n'avoit pu oublier Sophie ; ses sentimens s'étoient irrités des traits dont le mépris l'avoit blessé.

Toujours maîtrisé par son cœur, il lui écrivit qu'il étoit question pour lui d'un mariage avantageux, mais que la tendresse qu'elle lui avoir inspirée, étant immortelle, il la préféroit encore, malgré la honte dont ses refus l'avoient cou-

vert, à celle qui, plus sensible, & moins exigeante, vouloit bien se charger du soin de le consoler.

Ceux de mes lecteurs qui auront bien défini *Sophie*, devineront facilement sa réponse.

Elle étoit trop clairvoyante, pour ne pas lire dans les yeux de son pere & de Madame *d'Aleton*, l'orage qui la menaçoit : persuadée que son intelligence avec son amant alloit être divulguée, elle lui écrivit qu'il falloit renoncer au plaisir de la voir ; qu'elle l'achetoit aux dépens de son repos, peut-être de sa liberté. Ses expressions adoucies coloroient cet ordre ; sa plume trempée dans son cœur attendri, lui traça mille sermens d'amour & de constance.

M. de Saint-Angele, qui épioit
secrettement toutes ses actions,
sachant que la raison avoit un mo-
ment imposé silence à l'Amour,
crut l'instant favorable pour lui
communiquer ses vues relatives à
M. de Meliancourt.

Cette proposition affligea Sophie;
elle n'y répondit que par des sou-
pirs & des pleurs.

M. de Saint-Angele insista &
lui fit promettre d'aller dîner
dans la semaine à la maison de
campagne de l'époux qu'il lui des-
tinoit.

« Vous ne devez point espérer,
» lui dit-il, de me voir souscrire à
» vos projets : votre amant, en
» employant le crédit du Ministre,

138 LE PRINTEMPS

„ ne travaille qu'à m'indisposer da-
 „ vantage : je suis déterminé à lui
 „ déplaire, plutôt qu'à céder. Si
 „ vous persistez dans cette confi-
 „ tance chimerique, vous parta-
 „ gerez son destin ; mais je vous
 „ déshérite & vous accable de ma
 „ malédiction. Vous vous enten-
 „ drez reprocher un jour par vos
 „ enfans, d'avoir sacrifié leur for-
 „ tune & l'amour paternel à un
 „ goût passager, qui ne peut être
 „ fondé sur l'estime, puisque votre
 „ jeune âge ne vous permet point
 „ d'apprécier les qualités qui peu-
 „ vent la faire éclore. Une héroïne
 „ de roman est d'ordinaire un objet
 „ de mépris pour la société ; peut-
 „ être même votre époux vous ac-

» cableroit - il du sien : dans tous
 » les cas , il regretteroit les sacri-
 » fices , quand la vapeur de l'illu-
 » sion seroit dissipée ».

M. de Servignac , apprenant que
 le pere de *Sophie* consentoit à leur
 union , en la privant de sa fortune ,
 fut transporté de la joie la plus
 pure : il lui écrivit qu'il étoit trop
 heureux de lui prouver la vivacité ,
 la délicatesse , la sincérité de son
 amour ; qu'il voyoit enfin luire
 pour lui l'aurore du bonheur ; qu'il
 se flattoit qu'elle alloit prompte-
 ment fixer l'instant de sa félicité ,
 puisqu'il ne s'agissoit que de souter
 aux pieds un vil intérêt , indigne
 de diriger une belle ame.

Sophie lui répondit que la nature

avoit sur elle des droits incontestables ; que le sentiment qu'elle éprouvoit malgré la vérité, ne pouvoit imposer silence à la voix de l'honneur, & qu'elle se croiroit indigne de son cœur, si elle abusoit de sa noblesse & de sa générosité.

Cette froide réponse l'affecta au-delà de toute idée ; il crut Sophie plus orgueilleuse que sensible. La mort de son protecteur, & la nouvelle des prétentions de M. de Melancourt le découragerent entièrement.

Ce jour arriva, où Sophie avoit promis à son pere d'aller dîner au château de Courville ; elle se disposa à tenir sa parole, en mettant autant de soin à s'enlaidir, qu'une

coquette , projetant mille conquêtes , en prend pour plaire.

Son pere l'entretint toute la route de la joie dont sa présence alloit combler cette aimable famille , & des faveurs que la fortune lui ménageoit.

Sophie jugea de sang-froid tous ces avantages : douée d'un cœur tendre , l'amour seul avoit droit de déterminer à ses yeux son destin.

En descendant de voiture , elle apperçut M. de Meliancourt , qui lui offrit la main d'un air timide & affectueux.

Sophie , affligée & tremblante , se présenta gauchement , & joua si parfaitement la stupidité , qu'elle

142 LE PRINTEMPS

eût dégoûté des gens moins prévenus en sa faveur..

Je ne puis me dispenser de placer ici le portrait de quelques personnes avec lesquelles mon héroïne fit connoissance ce jour-là ; je commencerai par celui de l'époux qui lui étoit proposé.

Il étoit encore au printemps de sa vie ; sa figure n'étoit intéressante que par la sensibilité , qui en paroissoit le caractère distinctif. Les graces , compagnes ordinaires de cet âge , étoient remplacées par la simplicité , le défaut de prétention , relativement aux avantages physiques ; son esprit n'étoit ni juste , ni gai , ni naturel , mais singulièrement orné ; son amour propre , excessif ; son caractère , débile &

pusillanime ; lorsqu'on dédaignoit de le diriger , devenoit très-violent à la moindre contrariété ; son cœur étoit généreux , compatissant , fait pour tous les sentimens tendres , mais paisibles ; presque impassible à l'amour qu'il croyoit cependant connoître , en le confondant avec la douce tranquillité de l'amitié.

Son pere & sa mere , qui firent à *Sophie* les caresses les plus sinceres , rappelloient par leur union , & même on peut ajouter , leur mutuel amour , tout ce qu'on nous vante de l'âge d'or.

Un cousin , qui a joué un grand rôle dans son histoire , unissoit à l'extérieur le plus séduisant , le moral le plus dépravé : une taille

élégante, de la fraîcheur, les plus beaux cheveux; des yeux parlans prévenoient d'abord l'imagination en sa faveur, mais ses vices étoient trop apparens, pour que l'illusion qu'il faisoit naître, fût durable; & l'on découvroit aisément que l'ostentation remplaçoit chez lui le mérite, la forfanterie, la bravoure; que l'esprit faisoit les frais du cœur, & que son caractère étoit profondément méchant, envieux, traître, vindicatif, égoïste, faux, & capable d'employer même les moyens les plus vils pour réussir.

Il vit *Sophie* sans amour, mais non sans devenir jaloux de l'heureux mortel qui alloit posséder tant de charmes: aussi dès cet instant,

il

il résolut de troubler leur union ,
s'il ne parvenoit auparavant à en-
briser les nœuds.

Un bal champêtre succéda à un
dîner somptueux ; & mon héroïne ,
comblée d'éloges & de démonstra-
tions d'amitié , reprit tristement la
route de Paris. « Etes-vous satis-
» faite , *Sophie* , lui dit Madame
» d'Aleton à son retour ? Quelle
» opinion vous a inspiré M. de Me-
» liancourt ? Le croyez-vous digne
» de faire votre bonheur ? Mon-
» bonheur ! Ah Madame ! en est-il
» pour les âmes sensibles ? Est-ce
» en contrariant mon penchant ,
» en commandant à mon cœur ,
» que je dois le trouver ? Au sur-
» plus , M. de Meliencourt paroît

» doux & sociable ; il méritera ,
 » je crois , mon estime ; il est
 » consolant de pouvoir l'accor-
 » der à quelqu'un à qui on re-
 » fuse malgré soi un sentiment
 » plus tendre.

» L'amour , ma belle enfant ,
 » n'est point nécessaire pour rendre
 » l'himen fortuné : des convenan-
 » ces , des procédés mutuels , de
 » la fortune sur-tout , voilà ce
 » qui constitue la félicité de deux
 » époux ».

Un axiôme si erroné , des prin-
 cipes si loin du but de la nature ,
 ne purent la persuader ; le cœur ,
 presque toujours sourd aux démon-
 strations de la raison , peut-il en-
 tendre le langage de l'égoïsme , de

la fausseté, de l'avarice, en un mot, des passions les plus viles ?

Quelque douceur que trouvât *Sophie* à caresser les illusions de la tendresse, les circonstances lui prouverent que c'étoit vainement qu'elle cultivoit l'espérance ; que jamais l'avenir ne réaliseroit ses chimères ; que l'amour ne devoit point fixer son sort, & qu'elle étoit destinée à être la victime de l'ambition.

D'après cette certitude, elle annonça à son pere qu'elle étoit disposée à l'obéissance, & qu'elle le rendoit l'arbitre de son destin.

Le vieillard enchanté parut dans cet instant lui rendre toute sa tendresse, & ne tarda pas à donner

148 LE PRINTEMPS

cette nouvelle à M. de Meliancourt.

Cet himen fut remis à l'année suivante, à cause de l'excessive jeunesse de Sophie.

Fin de la première Partie.